

16^{ème} Université
Chrétienne
d'Été de
Castanet

Une
humanité,
des communautés



Actes 2024



Retour sur les conférences...

ucec-castanet.com

ACTES 2024

CONFÉRENCES



Robert Redeker
Philosophe

L'HOMME FACE À LA CRISE DE SON HUMANITÉ – P 5

Qu'appelle-ton humanité ? Qu'appelle-t-on communauté ? Qu'appelle-t-on homme ? Notre époque postérieure à la crise du sens est en plein désarroi devant ces notions. Quelle est l'originalité et la puissance du christianisme dans sa réponse à ces questions ?



Soeur Marie-Benoît
Religieuse

LA VIE RELIGIEUSE, CONTEMPLATIVE ET APOSTOLIQUE – P 15

Chercheuses passionnées du Dieu vivant, les religieuses de Marie Mère de l'Eglise vivent à la manière des apôtres. Leur vie toute entière consacrée à Dieu est donnée au service des frères, sur un territoire où elles ont été appelées à évangéliser.



Annie Laverdure
Animatrice biblique

DE L'EGLISE À LA MAISON... À L'EGLISE AU LARGE – P 23

A la lecture des Actes des apôtres et de leur vision de la communauté chrétienne, force est de constater l'actualité des questions que se posent aujourd'hui nos communautés : le lien entre elles, la foi affrontée aux autres cultures et la vie des paroisses...



Marie-Pierre Cournot
Pasteure

LA VIE DE PAROISSE, RICHE ET DÉLICATE ? – P 33

Une communauté paroissiale rassemble des personnes animées par une foi et des idéaux très différents. Elle cherche plus que jamais à être témoin, à accueillir sans embrigader et à accompagner chaque personne dans son chemin personnel vers Dieu.



Michel Martin-Prevel
Prêtre

LA FAMILLE, FRAGILE ET INDISPENSABLE – P 41

Rêve des jeunes ou galères pour d'autres, la famille traverse des défis nombreux. Comment évolue-t-elle à l'ère numérique ? Est-elle irremplaçable pour soutenir la vocation de chaque personne dans une tension liberté dépendance féconde ?



Marie-Christine Monnoyer et Hervé Pinard
Economiste et syndicaliste

LE TRAVAIL : SITUATION CONTRASTÉE ? – P 47

Nombre de français sont satisfaits de leur travail et du lieu où ils l'exercent. Pourtant, les démissions augmentent, les « maladies » du travail se développent... Comment un poste de travail peut-il être parfois un lieu d'enrichissement de soi, parfois un lieu de souffrance ?

L'HOMME FACE À LA CRISE DE SON HUMANITÉ

Robert Redeker

1 L'HUMANITÉ DÉCHIRÉE PAR LA VIOLENCE

Une humanité, des communautés... Le titre suppose l'unité de l'humanité dans l'espace et dans le temps, et la différence des communautés, posant le problème de l'articulation entre cette unité et cette différence. Cet énoncé affirme aussi la différence de l'homme avec les bêtes, à savoir que l'homme vit dans des communautés dont le liant n'est pas exclusivement biologique, mais aussi sentimental et imaginaire. Ne dit-on pas aimer sa patrie, aimer le maillot de son club de football ou de rugby ? Patrie et club qui sont des communautés. Une communauté humaine – comme un club sportif, et, bien entendu, une paroisse - n'est pas une société d'abeilles ou de fourmis.

Bref, le titre de cette série de conférences rejoint le vieil Aristote, philosophe de l'Antiquité grecque : *l'homme est un animal politique*. Il est un animal social (comme les loups et les abeilles, les fourmis), et de surcroît, imbriqué dans cette sociabilité, il est aussi un animal politique. J'appelle politique toute collectivité dont les liens font appel à l'imaginaire, fût-il inconscient, c'est-à-dire au fond toute collectivité humaine.

Le tableau de l'histoire n'est pas gai. A tel point que ne vous paraîtra pas fausse la remarque de Hegel, philosophe allemand du XIX^e siècle¹ :

Hegel : « *L'histoire universelle n'est pas le lieu de la félicité; les périodes de bonheur y sont des pages blanches.* »

C'est-à-dire : des pages qui restent à écrire, ou des pages qui ne peuvent, à cause de la nature humaine, être écrites, des pages contre nature. C'est pour cela qu'elles sont vierges, parce qu'elles sont contre nature. Le philosophe parle ici bien sûr de la vie collective de l'humanité, de la vie de l'humanité et de ses communautés.

Le bonheur serait, par essence, ce qui toujours manque. La question se pose bien entendu de ce qu'il appelle bonheur. La réponse serait : la vie sans la violence destructrice. Ou encore : la vie épanouie, sans la violence. Mais aussitôt une ombre vient inquiéter ce beau tableau, trop naïf : comme les désirs d'épanouissement de chacun peuvent entrer en contradiction avec ceux d'autres, la violence est-elle évitable ? La violence ne provient-elle pas, justement, de notre aspiration au bonheur, quand celui-ci est conçu comme satisfaction des désirs, des passions, épanouissement de la personnalité, du caractère, quand il est conçu comme la réussite épanouissante ? Celle ou celui dont vous êtes en amour encore transi peut vous trouver repoussant, ou repoussante. Adieu épanouissement. Bonjour violence – au moins violence de cœur. Ou bien : je ne peux m'épanouir qu'en devenant fort riche, en exploitant les autres pour y parvenir, en les rendant plus ou moins esclaves, malheureux. En les transformant en choses à mon service. Ou bien : je trouve mon bonheur dans le mal que je fais à autrui. La littérature – avec Sade – et le cinéma – avec Jean Genet – , sans omettre la politique et les faits divers, fourmillent d'exemples allant dans ce sens. Pensez aussi à toutes les révélations faisant suite à MeToo.

Le bonheur de certains passe par le malheur des autres. Notre société méconnaît cet impératif : l'épanouissement et le désir ne valent que s'ils sont soumis à une intractable règle de morale. Or, la morale est ressentie comme désagréable et oppressive. Elle opprime, en effet, le désir, en cherchant à le canaliser et en le soumettant à des règles. Nous pouvons également penser aussi à la théorie du désir mimétique chez René Girard, par laquelle il explique la contagion de la violence.

On comprend alors la page blanche du philosophe Hegel. Nous nous posons la question de l'origine de la violence.

1. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire* (1822-1830). Paris, Vrin, p.33.



2 L'INSOCIALE SOCIABILITÉ DES HOMMES

Vous voulez rendre compte de la violence ? Violence des individus, violence des communautés – de la violence dans l'humanité. Violence depuis les origines : Abel et Caïn. Un couple de frères.

Voici une clef. Il y a quelque chose d'intéressant chez Emmanuel Kant. Le plus grand philosophe des Lumières, qui mourut tout pile octogénaire en 1804, détecte « *l'insociale sociabilité des hommes* »². En plein cœur de l'humanité prise comme un ensemble. En plein cœur de chacun d'entre nous. Cette insociale sociabilité est le caractère ontologique fondamental de notre espèce. Celui par quoi on peut sinon la définir, du moins la décrire. Cette insociale sociabilité est une sorte d'invariant anthropologique. Soyons attentifs aux mots. Dans cette formule, *sociabilité* est le nom (le substantif) et *insociale* l'adjectif, le qualificatif. Pourtant, on ne peut les séparer, les deux forment une unité compacte, insécable, le nom ne sort pas en promenade sans son adjectif : l'insocialité appartient par essence à la sociabilité humaine, elle est la faille qui la traverse, est incluse en elle. Il n'y a jamais de sociabilité parfaite, sereine. Je suis, vous êtes, nous sommes tous, insocialement sociables. Certes, l'homme ne peut pas être insocial par nature – il est l'animal politique, ne l'oubliions pas, Aristote nous l'a enseigné – mais cette sociabilité naturelle, essentielle, première, est habitée par une réticence à la sociabilité, par de la mauvaise volonté, par une hostilité envers les autres, par la propension à tirer la couverture à soi, par la tentation continue de l'hostilité. Chaque homme veut « *tout diriger selon son point de vue* », et « *il se sait lui-même enclin de son côté à résister aux autres* »³, complète Kant. La vanité, la jalousie, « *le désir insatiable de posséder, et même de dominer* »⁴ est partout. En eux, en vous, en moi. Un ver mauvais ronge de l'intérieur la sociabilité humaine, sans la détruire. Un ver qui la menace de l'intérieur. Il agit à la fois à l'intérieur des communautés – à commencer par la communauté de base, la famille – et dans le rapport des communautés entre elles, y compris les communautés politiques comme l'Etat et les nations. Ou des communautés de supporters d'une équipe de football. Pensez à la violence qui éclate entre parents, amis. L'hostilité à la sociabilité agit du micro (la famille) au macro (les nations, l'histoire). Une querelle entre frères lors d'un dîner est la guerre civile en petit. Abel et Caïn, vous disais-je.

3 DES DIFFÉRENTES FORMES DE L'UNITÉ DE L'HUMANITÉ

La science ne confirme qu'une unité biologique de l'homme. Ce n'est certes pas rien, mais ce n'est qu'une vision de boucher. Cela ne permet pas d'aller bien loin. Qu'importe au fond que nous soyons tous, biologiquement, semblables ! Ce savoir, fourni par la science, ne permet même pas de lutter contre le racisme, parce que la source de ce dernier, campe ailleurs ; la couleur de peau n'est pas la cause mais le prétexte du racisme ; la source de ce dernier plonge dans l'imaginaire, l'inconscient, « le mal radical », pour prendre une notion chez Kant, encore lui !, le péché originel. Or, notre affaire dans cette conférence est l'identification d'une unité véritable, plus que matérielle, ontologique, de l'espèce humaine. Ontologique signifie : qui a rapport à l'être en tant qu'être, non à l'être en tant qu'autre chose, que matière par exemple. Unité biologique et unité ontologique sont deux choses bien différentes. Quand on parle d'unité ontologique de l'humanité, c'est-à-dire d'une unité par essence, différente de la simple unité biologique, qui fait pourtant que nous descendons tous d'un nombre très limité d'individus, sans doute d'un premier couple, ce que confirme la science, on songe à autre chose : à une unité dans les aspirations le plus élevées de l'homme, c'est-à-dire à une unité spirituelle. C'est une unité par les réalités qui extraient l'homme de l'animalité première : les sentiments (pas seulement les affections comme en développent les animaux), la pensée symbolique, le langage articulé, le besoin de sens, le sens de la transcendance, l'accès à un monde des idées, le monde intellectuel et le monde spirituel, le religieux. Le mot de communauté renvoie à un ensemble dans lequel les liens entre les membres sont de type sentimental et imaginaire, pas exclusivement biologique. Le mot de société renvoie, pour sa part, à un ensemble où le lien est plutôt mécanique, subi ; il s'explique par un type de lien commun aux animaux (déterminisme de la nature), et aux hommes (vision mécaniste de l'être-ensemble). La famille est à double face. Par les liens naturels et institutionnels non choisis elle est une société, par l'affection et l'imaginaire, les passions, y compris hostiles,

2. Emmanuel Kant, Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique (1784), in Œuvres philosophiques vol.II, tr. Luc Ferry, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1985, p.192.

3. Ibid.

4. Ibid.



qui s'y exercent, elle est une communauté. Elle est la première de toutes les sociétés et la première de toutes les communautés. La première en date, et finalement aussi le prototype de toutes les autres. Dans l'histoire, les sociétés et les communautés passent, les nations, les Etats et les Empires, meurent ; la famille reste. Elle reste depuis le tout début. Depuis nos ancêtres préhistoriques et depuis nos ancêtres hors-historiques (Adam et Eve, dont le premier couple préhistorique est en quelque sorte l'ombre portée dans le temps). Nous sommes dans un temps où cette évidence gêne, où l'on veut reconfigurer la famille, la faire disparaître.

Deux remarques s'imposent. La famille est ce qui nous précède, ce que nous n'avons pas choisi. C'est pour cette raison qu'elle insupporte à l'orgueil du moi moderne, l'orgueil dont Saint Augustin dit dans les Confessions qu'il est une « *parodie d'élévation* », qui veut être son propre commencement, son propre choix, et qui par conséquent va chercher à déconstruire et dissoudre la famille. Cette communauté élémentaire est ce dont nous sommes, chacun d'entre nous, l'héritage. Nous sommes un héritage avant d'être des héritiers. La famille est à la fois une substance (une chose qui a un contenu, une certaine étendue, des frontières, que l'on désigne par un nom propre), et un lien qui unit des personnes. En tant que lien, elle est intériorisée ; c'est un lien vivant vécu dans l'intériorité des personnes.

L'humanité est à la fois une, biologiquement, et spirituellement, et fractionnée en communautés, nombreuses, réparties sur toute la terre. Le fractionnement s'accompagne de déchirements. Où nous retrouvons nos deux thèmes ; les pages de bonheur qui sont des pages blanches, et l'insociable sociabilité des hommes. Ce ne sont pas uniquement les intérêts qui engendrent les conflits, contrairement à ce que suggère un matérialisme banal, celui de Marx par exemple, et au fond rassurant, rassurant parce qu'il suggère qu'il suffirait d'en finir avec les inégalités et les intérêts pour en finir ipso facto avec les conflits et les guerres. Avec la violence. C'est l'illusion matérialiste. Ce fut, en philosophie, l'illusion marxiste, et, en politique, l'illusion communiste. L'illusion selon laquelle la satisfaction collective des besoins matériels des hommes produirait une société heureuse et une humanité sans violence. Marx pensait dans cette perspective. Mais c'est très superficiel. Nous identifions là l'imaginaire de l'identité, l'imaginaire collectif de la communauté, les représentations la concernant, situant sa place dans le cosmos et l'humanité, qui nourrit les conflits. Il n'y a pas de communauté possible sans identité, ni sans imaginaire. Chaque communauté est pour elle-même l'Etre. Cet imaginaire de l'identité est aussi l'angoisse immotivée.

L'humanité existe donc. Mais sous quelle forme ? Ainsi : l'humanité n'existe que dans des communautés concrètes. L'humanité, une, existe dans chaque communauté, différente. Et pas autrement. Elle est l'unité n'existant que dans la différence. Une humanité sans communautés est impensable. Sans communautés c'est-à-dire : sans différences internes, sans particularités, sans histoire, sans frontières. Or, on ne peut être homme que de telle ou telle façon. Pas abstraitemen. Pas en soi, On ne serait dans ce cas qu'un fantôme décharné. Une humanité sans communautés serait la forme vide de l'humanité, l'humanité abstraite, désincarnée. Ce fut le rêve d'une certaine forme de totalitarisme au XX^e siècle, le communisme. Le rêve d'effacer toutes les différences : homme, c'est-à-dire prolétaire, appartenant à la classe universelle, censée dissoudre à terme toutes les différences dans une humanité unique. Echec.

Mais il ne faut pas croire que l'humanité est la somme des communautés, leur synthèse, ou la résultante de la coexistence des communautés ; ce serait une interprétation empiriste de l'humanité. Non. Elle n'est pas un produit de l'histoire. Elle existe tout entière dans chaque communauté parce qu'elle préexiste à toutes idéalement.

4 NOUS SOMMES DANS LE BROUILLARD

Il faut donc commencer par le temps présent. Il faut commencer par le brouillard. L'épais brouillard dans lequel notre époque nous plonge. Commencer par ce que nous vivons. On voit bien que le tissu humain est déchiré comme rarement. Pour la première fois dans l'histoire, les notions d'homme, de communauté, d'humanité, sont pensées et vécues comme instables. (Il en va de même pour la notion d'homme et de femme au sens sexuel). Il y a donc une crise de ces trois notions. Qui est sans doute une crise de la vie humaine. Il suffit de regarder l'importance toute nouvelle du phénomène « trans » - transsexuel et transhumain. Les deux naviguent au-delà de toutes les déterminations connues jusqu'ici de l'humain, des limitations, de ses déterminations. On voit bien que la question de la limite est la grande question taboue de notre époque – qui ne supporte plus de limite(s). Qui identifie, à tort, la limite avec le mal. Regardons l'actualité, la sociologie : nous sommes entrés dans l'âge trans, queer, celui des communautés et des individus devenus « liquides », celui de la valorisation du fluide aux dépens du solide.



Brouillard. Brouillard... Crise de l'idée d'homme. Elle part de Nietzsche : « *Le dégoût de l'homme, voilà mon danger* »⁵ reconnaissait-il. Elle s'accomplit avec Foucault, en 1966, dans les dernières pages de son chef d'œuvre, *Les Mots et les choses* : « *la mort de l'homme* ». Certains philosophes contemporains contestent que nous fussions des hommes, et qu'il existe quelque chose que nous appelons « humanité », ou, que si cela existe, c'est un mal. Par exemple la très influente philosophe étasunienne Donna Haraway, dans son livre *Vivre avec le trouble*. Homme – le genre autant que l'être – est pour elle un mensonge, une fiction, un découpage fictif, dans le vivant, une agression aussi, dont nous nous servons pour assurer notre domination sur la planète. L'homme n'existe pas plus que les hommes, ni, de ce fait, l'humanité. Nous sommes des bestioles travaillant avec d'autres, nos compagnons de litière et nos commensaux, nos compagnons de table, la terre étant notre lit et notre table commune avec les bêtes, les autres animaux, à la terraformation. La formation de la terre. Nous sommes du compost. « *Nous habitons les humusités, pas les humanités. Nous sommes compost, pas posthumains* »⁶. Humusité, à la place d'humanité, compost à la place d'humain. L'homme ne se transforme pas en post-humain, il se décompose en compost. Cet argument en appelle à l'humusinisme pour prendre la place de l'humanisme.

L'antispécisme de Donna Haraway est un abaissement de l'homme et un paganisme qui s'ignore. Le transhumanisme en est le contraire, il ne nie pas l'exceptionnalité humaine mais pousse à l'inverse l'orgueil jusqu'au fantasme de l'autofabrication. L'homme n'est pas encore fils de lui-même, comme le voulait Marx, mais il va le devenir en se fabriquant techniquement. L'homme augmenté accouche du transhumain. De ce fait, cet homme augmenté était en germe dans la modernité dès son aurore, dès Descartes, philosophe français du XVII^e siècle, pour qui la philosophie devait nous aider à « *devenir comme maîtres et possesseurs de la nature* »⁷. Nous avons essayé. La Révolution industrielle, puis la technique planétarisée, deux phénomènes largement tributaires du Discours de la Méthode écrit par Descartes en 1637, ont essayé. Nous avons essayé de soumettre la planète à notre volonté de puissance, à la rapacité du capitalisme, à notre soif de domination et de confort. Le résultat est mitigé ; des perspectives inquiétantes en résultent. Haraway, elle – papesse du wokisme – dissout l'humanité dans la bestialité, jusqu'au compost et à l'humus. Le transhumanisme prolonge cette volonté de puissance, cette démiurgie humaine. Nous ne sommes pas humains, nous sommes humusains. Le transhumanisme annule les limites de l'homme, l'horizontalisme biologique de Haraway annule purement et simplement l'humanité. Pour le transhumanisme l'homme doit être dépassé – mais non pas à la façon de Nietzsche vers un surhumain. L'homme est un pont vers le surhumain à écrit Nietzsche dans *Ainsi Parlait Zarathoustra*. Mais le transhumanisme, c'est tout autre chose. Les deux dangers apparaissent : faire disparaître l'homme dans la machine (transhumanisme), faire disparaître l'homme dans l'animalité, voire la végétalité (antispécisme). Nous entrons dans une ère où il va falloir défendre l'exceptionnalité humaine, que le christianisme, parallèlement à la philosophie grecque et romaine, et même à toute la philosophie jusqu'au retournement opéré par Spinoza, pour qui l'homme n'est pas un empire dans un empire, dans la seconde moitié du XVII^e, nous a enseignée, « l'insularité humaine » comme dit Chantal Delsol. La conception chrétienne de l'homme y sera notre meilleure alliée. Elle seule se fixe comme impératif de sauver l'homme.

5 L'ANIMAL POLITIQUE

Qu'est-ce que cela signifie : l'homme est un animal politique ? Cela n'a pas grand-chose à voir avec les élections, le spectacle de la politique, les affrontements violents qu'elle engendre, le cirque des chaînes tout-infos. LCI, BFM, CNews. Non. Non. Cette définition éclaire la manière dont les hommes sont liés les uns aux autres. Elle éclaire l'attache et l'attelage humains. C'est toujours, depuis les débuts, depuis les premières sociétés, par la vertu d'un ensemble (un magma) de représentations, pour une large part inconscientes, d'idées, de valeurs, de conduites, bref ce magma qu'on appelle un imaginaire, que les hommes vivent ensemble. Ces représentations forment de la colle. Elles sont, dans les communautés humaines, l'équivalent des lois de l'attraction en astronomie. Attraction : elles précipitent les hommes les uns vers les autres, les aimantent réciproquement, pour former l'avec : les uns avec les autres. Ce n'est jamais autrement. Souvenons-nous des idées de l'ethnologue Claude Lévi-Strauss : toutes les communautés humaines ont en commun l'interdit de l'inceste. Toutes, sans exception. Au fond, cet

5. Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* (1888), tr. JC Hémery, in Oeuvres III, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2023, p. 985.

6. Donna J.Haraway, *Vivre avec le trouble* (2016), tr..V. Garcia, Paris, Les Editions des mondes à faire, 2024.,p.189.

7. René Descartes, *Discours de la Méthode* (1637), in Oeuvres et lettres, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1953, p. 168.



interdit fait de l'humanité, morcelée en des milliers de communautés, une seule communauté. Cet interdit structure inconsciemment – donc : via l'imaginaire – toutes les communautés humaines. Des communautés, par leurs innombrables différences ; une communauté, l'humanité, par la prohibition de l'inceste. C'est-à-dire : par un imaginaire. Qu'est-ce que l'homme ? Eh bien ceci : l'être vivant dont la vie est mue moins par les nerfs et le sang que par un imaginaire. Vérité incontournable, qui distingue les hommes des bêtes. Souvenez-vous de Descartes : « *l'âme des brutes n'est autre chose que leur sang* »⁸. Brutes veut dire, en français classique : bêtes. Mais chez l'homme il en va autrement. Il vit en étant animé par un imaginaire collectif, plus ou moins contraignant. C'est lui que, dans chaque communauté, l'éducation est chargée de transmettre. Imaginaire ne veut pas dire faux. Qu'est-ce que l'imaginaire ? Ceci : le peuplement de l'âme par des représentations, des idées, des sentiments, des interdits, des obligations, des images, indépendamment de leur fausseté ou vérité objective. Et aussi : des représentations différentes de celles qui forment l'imaginaire des voisins. Mais la logique, les mathématiques, la science, sont des imaginaires également, tout en étant généralement objectivement vraies.

6 QU'EST CE QUE L'HUMANITÉ ?

Qu'appelle-t-on humanité ? C'est à la fois un mot de philosophie (un concept), de politique, de théologie, une notion journalistique vague, un slogan aussi vide qu'un logo commercial, un terme de café du commerce, le ressenti subjectif d'une appartenance, et un attribut (faire preuve d'humanité, traiter une personne ou un groupe avec humanité). On peut aller jusqu'à cet impératif : traiter un animal avec humanité (son chien, ou ses bœufs). Ce cas est intéressant parce qu'il ne repose pas sur la réciprocité. L'adjectif humanité, dans ce cas, met en jeu une responsabilité de l'homme devant quelque chose qui ne peut pas lui répondre. Cela signifie que l'homme transcende l'animalité, qu'il a pour elle une responsabilité qu'elle ne peut produire elle-même. D'où vient cette responsabilité ? Que signifie cette transcendance ? L'animal n'est pas l'auteur des droits de l'animal, alors que l'homme est l'auteur des droits de l'homme, et de ceux des animaux. L'humanité est aussi un horizon – exemples : la paix perpétuelle (Kant), l'homme réconcilié avec lui-même (Marx).

Le mot humanité devient important dans la philosophie au cours du XVIII^e siècle. L'humanité dans sa globalité n'est pas véritablement un objet de pensée jusqu'à cette époque. Regardez bien : chez les Grecs, Platon, Aristote, il n'y a pas de réflexion sur l'humanité parce que l'idée en manque. Il est question des hommes, des mortels (par opposition aux immortels), des peuples, des nations, mais pas de l'humanité. Sauf chez les Stoïciens. Les Grecs se perçoivent et se pensent comme Grecs et comme mortels, c'est-à-dire comme hommes, mais pas comme humanité. Ils se pensent comme les humains. Entre les humains et l'humanité il y a un abîme, que ni les Grecs ni les Romains n'ont su franchir. Certes, elle est mentionnée, mais absolument pas pensée. Elle le sera à la sortie de l'Antiquité par le christianisme, par les Pères de l'Eglise, tout particulièrement saint Augustin, christianisme qui au passage développe quelques germes (le cosmopolitisme) laissés par le stoïcisme. Il n'y a pas d'humanité sans conscience de l'humanité. Plus tardivement, la notion d'humanité passera du christianisme dans la philosophie. Ce passage ne sera pleinement accompli qu'à partir de Rousseau, penseur chez qui « le genre humain » devient un leitmotiv philosophique.

Pourquoi n'y a-t-il pas d'humanité chez les Grecs, puis les Romains ? Réponse : Parce qu'ils pensent les hommes, voire tous les hommes, à partir de ce et ceux qu'ils sont, eux, Grecs ou Romains. Nous sommes les Mortels. Les dieux ont ce que nous n'avons pas : l'immortalité. Nous avons ce qu'ils n'ont pas : la mortalité. Au contraire, écoutez saint Paul :

St Paul - Lettre aux Galates : « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec. Il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus* »

C'est une révolution. C'est la révolution. Ce texte de saint Paul est la plus grande révolution de l'histoire. Son grand tournant. Il n'y a pas d'humanité avant saint Paul. Avec lui l'humanité devient possible et réelle. Par humanité je veux dire : idée d'une universalité de l'homme par-delà toutes les différences.

8. René Descartes, Lettre à Libert Froidmont (3 octobre 1637), in Œuvres Complètes, Correspondance, vol.2, Gallimard, « Folio », 2013, p.391.

Ici, la subtilité s'impose. Chaque homme, chaque communauté, chaque nation se pense et s'identifie dans sa différence. Tels les Grecs. Pour penser l'humanité alors il faut un saut par-dessus le vide (que les Lumières accompliront) : il faut que cette communauté se pense à partir de l'universel, et non plus à partir d'elle-même. L'humanité, l'universel qui abolit les différences sans les détruire, est au dedans de chacun d'entre nous. On accède alors à l'humanité à partir de soi, parce qu'elle réside dans ce soi.

Il y a des communautés spirituelles. Si Jésus est venu, l'humanité est une pareille communauté. L'humanité ne parviendra sans doute jamais dans l'histoire à devenir une communauté politique unifiée, mais elle est déjà, et jusqu'à la fin des temps, et bien sûr au-delà, éternellement, une communauté spirituelle. Donc, nous repérons deux unités, et au milieu la différence. L'unité biologique du genre humain, de la « race humaine », la famille humaine biologique confirmée par la science, et l'unité spirituelle, la communauté spirituelle universelle, et, entre ces deux étages, entre le sol et le plafond, entre la terre et le ciel, il y a l'homme concret engagé dans des communautés politiques par définition limitées, éphémères, en conflit, rivales, toujours prêtes à la guerre, ou susceptibles d'être prises dans la guerre, ou déchirées par les guerres civiles, qui couvent toujours. Ainsi l'homme a des racines dans la nature (la biologie), dans un territoire et dans l'histoire (la sociologie, la politique), sous la forme d'une nation ou d'un peuple, et dans le ciel (la spiritualité). Ainsi se disent les trois enracinements de l'homme.

7 UNE HUMANITÉ, DES COMMUNAUTÉS

Vous cherchez l'articulation, le passage entre les communautés et l'humanité ? Unité signifie universalité. Songez aux deux universalités déjà mentionnées : biologique, et spirituelle. Nous descendons tous d'un petit nombre d'ancêtres communs : nous sommes donc tous frères. Nous avons tous les mêmes aspirations spirituelles – là aussi, nous formons une famille, nous sommes donc frères sur ce plan-là également. Ainsi dégage-t-on deux fraternités : une fraternité biologique, et une fraternité spirituelle. Nous sommes tous frères de corps avec tous les autres hommes, et nous sommes tous frères d'âme avec eux. Tous frères en corps, tous frères en âme.

Le concept de fraternité permet de passer de la multitude innombrable des communautés à l'unité de l'humanité. La fraternité enveloppe toutes les communautés dans l'humanité. Elle y enveloppe aussi chacun d'entre nous. La fraternité est à la fois la matrice et le contenu de l'humanité.

J'ai cherché le point de bascule et de jonction entre les communautés et l'humanité, entre le multiple et l'un. Je l'ai trouvé : la fraternité. Nous sommes frères surtout par nos besoins spirituels, présents dès les sociétés préhistoriques, - besoin auquel répondent plus ou moins bien les religions et les sagesse. La notion de fraternité permet de saisir que chaque communauté exprime, de façon limitée et particulière, toute l'humanité. La fraternité éclaire ceci : chaque communauté est un point de vue sur toute l'humanité, et toute l'humanité se réfracte de manière singulière, unique, et limitée, dans chaque communauté.

8 QU'EST-CE QUE L'HOMME ?

Je pose cette question pour sortir du brouillard. D'autant plus que c'est une question que notre postmodernité interdit de poser. Michel Foucault a décrété en 1966, dans son grand livre *Les Mots et les Choses*, « la mort de l'homme », faisant suite à la « mort de Dieu », ou plutôt son meurtre, avalisée par Nietzsche un siècle plus tôt, dans un autre livre, *Le Gai savoir*. Ce qui signifie : il n'y a pas plus d'homme que de Dieu.

Insuffisance des définitions habituelles

L'homme est un animal politique, dit Aristote. Certes. Et un animal rationnel, qui possède la raison. Certes également. Il n'est pas un empire dans un empire, dit Spinoza – là je ne suis qu'à moitié d'accord. Un animal qui produit par le travail ses propres conditions d'existence, dit Marx. Pourquoi pas, mais ce n'est que partiellement vrai ? Marx ne voit pas où est vraiment l'exceptionnalité humaine, notre insularité. Pourtant il insiste fortement, et de façon très intéressante, sur cette exceptionnalité. Marx n'est pas antispéciste, trop métaphysicien pour cela. Il place l'exceptionnalité humaine, ou l'insularité, là où elle n'est pas, comme s'il se bouchait les yeux (dans la production de ses conditions d'existence, ce qui le conduit à l'autoproduction de son être générique, l'homme produisant le genre humain) parce qu'il



ne veut pas voir là où elle se trouve vraiment. Pourquoi ? Parce qu'il y verrait ce qu'il affirme haïr : Dieu. « J'ai de la haine pour tous les dieux », confesse-t-il. Il y a une autre vision, qui dépasse toutes celles-là : l'homme est un animal spirituel. C'est cette formule qu'il s'agit d'expliquer.

L'être doté d'une destinée

L'homme est le seul vivant orienté par une destinée. L'animal est sans destin, au contraire de l'homme. Le corps lui-même de l'homme est le sujet d'une destinée – Heidegger l'ignorait totalement quand il estimait, pourtant avec justesse, que « *le corps humain est quelque chose d'essentiellement autre qu'un organisme animal* »⁹. Cette idée de destinée du corps n'a jamais traversé l'esprit de Heidegger, en dépit de la pertinence de cette formule qui met en évidence l'altérité du corps humain par rapport à tous les autres corps vivants. Le corps humain est d'une autre nature que la nature. Une destinée est une histoire orientée par sa fin : la destination. Toutes les cultures se sont interrogées sur la destinée et la destination du corps humain. Toutes en ont saisi une intuition. Certains empereurs exotiques se faisaient enterrer avec leur personnel, leurs amis, leurs épouses et maitresses, leurs armées, leurs animaux de compagnie. Ils songeaient à une destinée chtonienne de leur corps. Le chemin du doute et du désespoir a été redressé : depuis Jésus-Christ, nous savons que la destinée du corps humain est la résurrection, que sa destination est la maison du Père. Quant à la destinée de l'esprit humain, qu'il importe de distinguer de l'âme, chacun peut l'énoncer : la connaissance de la vérité, et la saisie des essences. Corps, esprit, âme – les trois étages de l'être humain témoignent en faveur de la nature destinale de cet être.

L'être doté d'une intérriorité

Qu'appelle-t-on homme ? Je réponds ceci : l'homme est le seul être vivant se signalant par une intérriorité. Par une vie intérieure. Le tableau de Jean-François Millet, datant de 1859, L'Angélus, nous en donne une représentation. Un couple de paysans cesse les travaux des champs pour réciter l'angélus, dans la lumière du couchant. C'est une autre vie, la vie intérieure, qui se laisse deviner derrière cette scène. Cette autre vie ne peut pas être montrée telle quelle, parce qu'elle est impalpable, et pourtant elle est là, comme si certaines postures de la vie ordinaire étaient le reflet de cette autre vie, la vie intérieure. L'intérriorité signale une vie intérieure. Une vie qui n'est seulement la vie d'apparence que donne en spectacle (ou pas) le corps. C'est une autre vie qu'il ne faut pas ramener à la vie psychologique, ou même neuronale. Ni bien sûr à la vie de l'inconscient. L'intérriorité n'est pas ce que la psychanalyse, à la suite de Freud, appelle l'inconscient. Elle n'est pas l'affaire du psychologue et du psychanalyste. Ceux-ci sont, en général, payés pour l'évacuer, cette vie intérieure ! Bernanos l'a signalé : l'intérriorité et la vie intérieure sont pourchassées dans le monde moderne. Peut-être, tout simplement, la vie psychique, la vie psychologique, la vie de l'inconscient, sont-elles des miroirs où l'intérriorité vient se mirer quelque peu ? Ou, je dirais aussi : des indices de l'intérriorité. Mais l'intérriorité est au-delà d'elles. Ici paraissent les moyens de distinguer le psychologique du spirituel.

L'être qui est un frère (ou une sœur)

Qu'est-ce que l'homme ? Un frère (ou une sœur). La fraternité est le propre de l'homme.

Le corps de l'homme

Ici surgit la question du corps de l'homme. Si l'homme est doté d'une âme, ce que suggère, sinon prouve, la vie intérieure, son corps n'est pas ce que l'on pourrait penser d'emblée. Ce que le monde moderne nous a habitués à croire. Je vais m'appuyer sur une remarque (déjà citée) du plus grand philosophe du XX^e siècle, l'Allemand Martin Heidegger¹⁰.

Heidegger - Lettre sur l'Humanisme : « *Le corps de l'homme est quelque chose d'essentiellement autre qu'un organisme animal* »

9. Martin Heidegger, Lettre sur l'humanisme (1945), tr. R.Munier, Paris, Aubier, 1977, p.59.

10. Martin Heidegger, Lettre sur l'humanisme, 1945, tr..Roger .Munier, Paris, Aubier, 1964, p.59.

Autre : altérité. Ainsi Heidegger pointe-t-il vers une altérité essentielle du corps humain. Une altérité à la biologie, une altérité à la vie animale. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? En réponse, je vais m'éloigner de Heidegger. Cette altérité essentielle est l'inépuisable et le mystère, le mystère inépuisable, du corps humain. Que les poètes et les mystiques savent approcher. Savent percevoir. Ou, disons-le mieux, au plus près de la réalité de cet événement : savent recevoir, savent se laisser approcher par... Ce mystère s'ouvre en toute confiance aux poètes et mystiques, s'avance vers eux. Mystère que Descartes a voulu réduire à néant, tout comme la tradition médicale issue de lui. Pour Descartes, pour la médecine, pour la biologie, il n'y a pas de mystère dans le corps, il y a du connu et du non-encore connu, qui sera connu un jour. Le corps, pour Descartes, est avant tout une chose étendue (i.e. qui se déploie dans l'espace), soit : « *cette machine composée d'os et de chair telle qu'elle paraît en un cadavre* »¹¹. Il faut se laisser étonner par les philosophes. Cadavre est, sous la plume de Descartes, un mot étonnant pour dire le corps humain vivant. Un mot fort. Le corps humain ? Comme tous les autres corps ! Cadavre et machine, - voilà ce qu'est le corps humain pour Descartes. C'est Simone Weil qui a insisté sur ce mystère, dont Descartes n'avait aucune idée, qu'est le corps humain. Ce mystère, que la civilisation occidentale, depuis Descartes, refoule. Les sciences expérimentales ont beau en savoir beaucoup sur le corps humain, de plus en plus, lorsque nous sommes en présence de lui, même quand il est mort, cadavre justement, cadavre devant lequel Descartes ne comprend rien, mais explique tout, nous sommes enveloppés par son aura, son aura nous enveloppe. Vivant ou mort, le corps humain n'est pas un cadavre, il est un mystère. Voici ce que dit Simone Weil¹² :

Simone Weil : « *il est cependant une source de mystère que nous ne pouvons éliminer, et qui n'est autre que notre propre corps* »

Quel est ce mystère... un peu de suspense, attendez.

Le développement que je propose s'éloigne, une fois de plus, de Heidegger, bien qu'il parte de lui, de son constat de l'altérité du corps humain. Le corps humain suppose autre chose que lui-même. Autre chose que de la chair, autre chose que de la matière – à la différence des corps de tous les autres êtres vivants.

9 LE CORPS, L'ÂME, LA JOIE

Disons-le ainsi : le corps humain est imbibé d'âme. En chacune de ses cellules. En chacun des pores de sa peau. Sa peau est une peau d'âme. Il est transi de spirituel. En chacun de ses points. Nul ne le dit avec plus de justesse que Maître Eckhart, le dominicain rhénan, qui meurt en 1328. Qu'arrive-t-il, selon lui, lorsque l'âme reconnaît « *la révélation et la naissance sans fin de notre Seigneur Dieu dans le royaume des cieux* » ? Ceci : la joie. La vraie joie. Une cataracte de vraie joie descend dans l'âme, s'écoule en elle, l'éclaboussant de sa lumière. Ceci encore, à propos de cette joie¹³ :

Maître Eckhart : « *une joie venue d'en haut tressaille à l'intérieur d'elle, et l'âme se répand de joie dans tous les membres, et tout est agréable à l'homme, aussi bien ce qu'il voit que ce qu'il entend au dehors.* »

Capillarité du spirituel dans le corporel : l'âme se répand dans tous les membres... Comprendons : sous la forme de la joie, l'âme, par capillarité, investit le corps, l'irrigue, se mélange à lui. Ce type de joie ne peut être chiffré, ne peut être quantifié. Le mot de cataracte, que je viens d'utiliser, qui signifie chute d'eau de grande ampleur sur le cours d'un fleuve, n'est pas anodin – « *Joie, joie, pleurs de joie* », écrit Pascal en son inséparable mémorial. Pleurs : eau. Pleurs : fleuve. Pleurs : cataracte. La joie de l'âme coule dans le corps comme une cataracte, se répand en lui comme un fleuve se ramifiant, s'extériorise depuis les yeux, devenue source et résurgence. Cette joie n'est pas un dosage chimique dont les biochimistes pourraient établir la formule, dont mon habituel laboratoire d'analyses médicales pourrait me fournir le listing, bien que de la chimie l'accompagne, en soit l'étoffe matérielle passagère.

11. René Descartes, Méditations métaphysiques (1641), in Ouvres et lettres, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1953, p.276.

12. Simone Weil, Oppression et liberté (1934), Paris, Gallimard, 1955, p. 81.

13. Maître Eckhart, Révéler la lumière cachée. Derniers sermons allemands et autres écrits rhénans (1294-1327). Tr.E.Mangin, Paris, Seuil, 2024, p.107.



10 CORPS, ÂME, ESPRIT. LA TROISIÈME VIE

Le vocabulaire, depuis l'Antiquité, est flottant concernant les concepts d'âme et d'esprit. Parfois ils sont confondus, entrés en synonymies. La tâche de la philosophie est, entre autres, de rendre les idées claires. Suivant cet impératif, il faut différencier esprit et âme.

Un philosophe français du début du XIX^e siècle, très important quoique méconnu du grand public, Maine de Biran, qui fut sous-préfet de Bergerac au temps du Premier Empire, nous met sur la voie. Il est le penseur de la troisième vie. Avec lui nous sortons du binarisme et des confusions lexicales. Demeure en l'homme une vie autonome distincte de la vie manifeste, hypothèse qu'accepta Maine de Biran lorsqu'il introduisit dans sa pensée la notion de « *troisième vie* », que cette vie est à la fois invisible et supérieure à la vie manifeste, matérielle et immanente. Je cite Maine de Biran :

Maine de Biran : « *Il n'y a plus seulement l'homme extérieur, passif et animal, qui fait face à l'homme intérieur, actif et spirituel, mais trois vies qui se succèdent et s'ignorent. La première comprend la vie animale et affective. La deuxième correspond à la vie du moi actif et cause l'effort voulu. Et la troisième décrit l'expérience religieuse et la vie de l'homme comme créature de Dieu* »

Ces trois vies dans la vie, qui ne sont pas des vies parallèles, qui influent les unes sur les autres (Biran a tort d'écrire qu'elles s'ignorent), peuvent être indexées sur trois réalités : le corps, l'esprit, l'âme. Nous vivons trois vies en même temps – nonobstant que certaines personnes ne se sont aucunement ouvertes aux deux autres vies, comme prisonnières dans la seule vie du corps. Le matérialisme contemporain, la plupart des psychologues, nient l'originalité et l'autonomie de ces deux autres vies, en les imaginant des effets de la première vie, celle du corps. Soyons simples : le corps, c'est la vie animale ; l'esprit, c'est la vie intellectuelle ; l'âme, c'est la vie spirituelle.

Je risque une hypothèse : corps, esprit, âme, sont des facultés, ou des puissances, de la personne. Je double risque : corps et âme ont aussi une existence substantielle.

11 CRISE. LE CHRISTIANISME COMME RÉSERVE D'AVENIR

Je reviens sur la notion de crise. Sur le brouillard qui nous enveloppe – qui nous a tout pris, l'homme, l'humanité, la vérité, et même l'universalité. Qui nous a dérobé l'âme. Le programme philosophique de notre époque (la modernité tardive) est énoncé par Michel Foucault dès les années 50, alors qu'il est encore jeune professeur : il faut « *rendre enfin possibles une philosophie sans l'homme, une vérité sans connaissance, un savoir sans sujet, un monde dont le visage soit sans regard, un art sans visage* »¹⁴. Depuis Nietzsche la philosophie est une succession d'abolitions. De destructions. Foucault systématise les récusions nietzschéennes : l'homme, le sujet, la vérité. Elles envahissent tout le champ de la culture.

Adieu l'homme, dont Foucault contresignera la mort ! La mort de l'homme renvoie à la mort de Dieu, proclamée par Nietzsche dans son livre *Le Gai savoir*. Descartes avait montré vers en 1641 qu'un monde sans Dieu ne pouvait tenir debout. A terme, si vous supprimez Dieu, le monde s'écroule sur lui-même, implose. C'est la conclusion que l'on peut tirer des méditations de Descartes. Aujourd'hui, à la suite de Nietzsche puis de Foucault, il n'y a plus, pour la culture moderne, ni Dieu, ni homme, ni vérité, ni vrai. Ni humanisme, donc : pas d'humanité. De ce fait, le relativisme, qui est absurde d'un point de vue logique, puisque dire « rien n'est vrai » ou « tout se vaut, tout est égal » revient à proférer des contradictions logiques, règne. C'est dans ce monde en miettes que nous sommes plongés. « *Il n'y a plus rien* » chantait jadis Léo Ferré, avec talent, beauté, et force.

Il est de bon ton de gloséer sur les apports du christianisme à la civilisation et à la philosophie. Mais c'est assez méprisant : c'est considérer que le christianisme est l'enfance dépassée de la philosophie et de la culture modernes. Tout le discours à la mode sur les racines chrétiennes revient à ce discours méprisant déguisé en respect. Trop naïfs, les chrétiens eux-mêmes se sentent rassurés et légitimés par ce discours sur les racines chrétiennes, qui pourtant signe leur dépassement, les muséifie, les patrimonialise. On semble

14. Michel Foucault, *Travaux sur Nietzsche*. Première moitié des années 50, in *Nietzsche. Cours, conférences et travaux*, Paris, Gallimard, 2024, p.270.



tout donner au christianisme, par ces propos sur les racines chrétiennes du présent, alors qu'on lui enlève tout. Or, pour saisir la valeur propre du christianisme, il faut revenir sur cette crise de la modernité. Qu'abolit la modernité ? De Nietzsche au wokisme actuel ? Que veut-elle abolir ? Rien d'autre que le contenu du christianisme. Rien d'autre que ce que le christianisme maintient. Nietzsche crut y parvenir¹⁵ :

Friedrich Nietzsche : « *L'aveuglement devant le christianisme est le crime par excellence, le crime contre la vie* »

Or, c'est de cette condamnation sans merci du christianisme, accusé d'avoir « *corrompu l'humanité* »¹⁶, par Nietzsche, que provient l'état d'esprit de la culture de notre modernité tardive. Et donc la crise.

Le christianisme maintient fermement ce que la philosophie et la culture modernes plus généralement ont aboli. A commencer par : la valeur infinie de chaque vie humaine. A commencer par : l'homme. A commencer par : l'intériorité. A commencer par : la vérité. A commencer par : l'humanité. A commencer par : l'âme. A commencer par : l'idée de mal, de péché, de culpabilité. A commencer par : la fraternité, au contraire de Nietzsche refusant *l'amour du prochain* au profit de *l'amour du lointain*. Renversement : ce n'est pas le christianisme qui a besoin de la philosophie – comme du temps de saint Augustin –, c'est au contraire la philosophie et la culture qui ont besoin du christianisme. Pour se nourrir de ce que le christianisme maintient, de ce qui, jusqu'à l'époque moderne, avait toujours été leur nourriture. Face à la crise, de la philosophie, de la culture, de la vie, le christianisme est la seule réserve d'avenir.

15. Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* (1888), tr. JC Hémery, in *Ainsi parlait Zarathoustra, et autres écrits*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2023, p. 986.

16. Ibid.

LA VIE RELIGIEUSE, CONTEMPLATIVE ET APOSTOLIQUE

Soeur Marie-Benoît

En cohérence avec le titre de cette intervention, je relèverai dans un premier temps ce qui construit une communauté religieuse et la fait grandir, puis, dans un deuxième temps, j'illustrerai comment cette communauté religieuse peut s'investir et s'insérer dans une communauté paroissiale, en évoquant les richesses et les éventuels points d'attention.

UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE

La communauté « Marie Mère de l'Eglise », dont je suis la prieure, vit à Moissac, où se situe l'abbatiale qui dispose du plus beau cloître du monde ... et de la porte du ciel du fait de son tympan ! C'est donc un très beau lieu d'insertion.



Dans sa règle, celle à laquelle nous nous rattachons, St Augustin demande : « Tout d'abord pourquoi êtes vous réunis, sinon pour habiter ensemble dans l'unanimité, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme ? »

Nous sommes à Moissac depuis 20 ans et formons une communauté de bientôt quinze sœurs. Quand on nous demande combien nous sommes, j'aimerais répondre : « Nous ne sommes qu'UN ».

Nous faisons partie de la Famille dominicaine, vivant une vie contemplative (non pas cloîtrée mais avec des temps qui nous permettent un vie ordonnée à la contemplation) et apostolique en communauté.

Un appel

Nous avons répondu à un appel pour être à Moissac (c'est l'évêque de Montauban qui a demandé aux quatre fondatrices issues de Toulouse d'y venir), mais bien avant cela, nous avons répondu chacune à un appel personnel pour entrer dans la vie religieuse

La communauté religieuse ne naît pas d'une volonté de chair et de sang, ni de sympathies humaines, ni de motifs humains, mais de Dieu. Nous avons été appelées par le Seigneur pour vivre cette radicalité (cf Jn 1,13). Chacune a reçu cet appel de façon différente et l'histoire de chacune est unique. Le Seigneur se sert de différents moyens pour nous appeler. Thérèse d'Avila dit : « Il y en a qui sont entrées au couvent pour ne plus entendre leur père crier, d'autres pour l'avis qu'elles avaient de la vie religieuse » ! Les raisons pour lesquelles on est entrée ne sont pas forcément celles pour lesquelles on reste... La Communauté religieuse naît d'un appel de Dieu (« vocare ») et d'un attrait divin. C'est librement que nous y sommes entrées, la vocation est apparue comme une évidence pour certaines ou un long cheminement pour d'autres.

Cette communauté religieuse appelée par Dieu est un signe vivant du primat de Dieu. Elle permet de montrer à ceux qui vivent autour de nous que le Seigneur mérite qu'on lui consacre sa vie. Ce n'est pas une idée, une philosophie, un idéal que nous suivons mais une personne.

Le primat de Dieu accomplit des merveilles à travers les pauvres femmes que nous sommes. Individuellement, nous sommes de pauvres personnes mais le Seigneur, en nous ayant appelées ensemble, est capable de faire des merveilles. « Le Seigneur fit pour moi des merveilles. Saint est son nom ». Il le fait parce qu'il nous aime, dans cet état. Vous allez trouver qu'il n'a pas très bon goût ! Ma réponse s'appuie pourtant sur cette foi en l'amour de Dieu pour nous telles que nous sommes.

Quand Jésus parle de le suivre de façon radicale, il dit : « Comprene qui peut ! ». Tout le monde n'est pas appelé à la vie religieuse et c'est sûrement de l'intérieur que l'on peut mieux le comprendre. Imaginez nos parents lorsqu'on leur a dit que l'on voulait rentrer au couvent ! Nos parents n'ont pas la vocation : c'est nous qui l'avons. Il faut accompagner les familles dans la vocation des jeunes.

S'il y a un appel naturel à constituer une famille, il y a un appel surnaturel à vivre en communauté pour suivre le Christ. Le Seigneur bien souvent nous dit « comment prier » mais, dans l'Evangile, il y a trois occasions où il nous dit « pourquoi prier ». Jésus nous demande de prier pour ne pas entrer en tentation, aimer nos ennemis, envoyer des ouvriers à la moisson. Ces trois intentions de prière ne sont pas naturelles. On n'est pas plus costaud que les autres pour ne pas entrer en tentation et le péché peut passer sur le trottoir d'à côté. On nous demande souvent : « vous pouvez partir ? ». Bien sûr que je peux partir mais je n'en ai pas envie ! Il s'agit donc de demander la grâce de ne pas entrer en tentation... Qui aime ses ennemis de façon naturelle ? Qui aime ceux qui ont fait du mal ? Rien de cela n'est naturel ! Etre envoyé à la Moissac, il faut y être appelé, c'est un appel surnaturel, un appel qui vient de Dieu.

La vie religieuse

La vie en communauté religieuse s'est beaucoup transformée dans l'histoire, avec des effets positifs et d'autres qui n'ont pas porté les fruits d'espérance. La communauté religieuse appartient à la vie et à la sainteté de l'Eglise et est au cœur de son mystère de communion... Cette communauté n'est pas un simple rassemblement de chrétiens qui recherchent une perfection personnelle, mais elle est l'expression de la communion de l'Eglise, avec le Père qui veut faire participer l'homme en son Fils, dans l'Esprit-Saint. La communauté dans sa structure, ses motivations, ses valeurs, rend publiquement visible et perceptible la radicalité du don à Dieu et la fraternité.

On n'a jamais autant écrit sur la vie religieuse que depuis le Concile Vatican II. Les textes se multiplient alors que pendant des centaines d'années la Tradition faisait vivre la vie religieuse. On se rend compte qu'il y avait besoin de dire un certain nombre de choses.

Dans un texte important de 1994, « Vie Fraternelle en Communauté », on relève deux dimensions importantes. La première, plus spirituelle, plus intérieure est la communion fraternelle des coeurs animés par la charité. On ne suit pas le Christ en dehors d'une fraternité. Cette dimension souligne la communion de vie et le rapport interpersonnel : « Cor unum et anima una » (un seul cœur et une seule âme). « Comment peux-tu dire que tu aimes Dieu que tu ne vois pas si tu n'aimes pas ton prochain que tu vois ? » (1 Jn 4,20). La seconde, plus visible, est une vie commune qui consiste à habiter dans une même maison légitimement instituée, être fidèles à une règle commune et participer aux services communs. Il n'y en a pas qui se font servir par les autres ! Tous servent en vue du bien commun, qu'il s'agisse d'un service d'autorité, matériel ou spirituel.

Le bien commun est différent de l'intérêt général. Le bien commun, c'est que toute personne avec laquelle je vis est un partenaire, une complémentarité, une richesse. Chaque corps constitué, que ce soit une famille, une communauté, un village, chaque réalité humaine a son bien commun. Tout le monde participe et chaque personne est importante. Dans l'intérêt général, les autres ne sont pas forcément considérés comme étant des partenaires bienfaisants. Il va falloir édicter des barrières ou des ponts pour que les personnes différentes ne me gênent pas trop et que je puisse garder cet espace de ma liberté.

La vie fraternelle, qui construit la Communauté, n'est pas automatiquement assurée par l'observance des normes qui règlent la vie commune. Ce n'est pas parce qu'on suit les mêmes normes que la vie fraternelle va grandir, mais il est évident que la vie commune a pour but de favoriser intensément la vie fraternelle.



On ne naît pas au couvent ; on ne naît pas religieuse, on le devient. La communauté est un monde en concentré. Puisque chacune a été appelée par un attrait personnel et un appel divin, cette communauté est constituée de personnalités très différentes : on pourrait facilement y repérer les tempéraments des sept nains ! L'important est que chacun trouve sa place, toute sa place, rien que sa place pour jouer sa partition comme dans un orchestre. Tout le monde est important, le premier violon tout autant que le triangle... Chacun doit suivre une certaine cadence. Dans certaines communautés, on est un peu fâché avec la mesure de la partition ! Si on ne respecte pas la mesure, en liturgie, ce n'est pas possible de chanter ensemble : on peut chanter par cœur mais pas avec le choeur !

Un gouvernement

Tout groupe a besoin d'une organisation et d'un principe d'autorité pour que la liberté de chacun puisse être honorée, que l'amour fraternel se dilate, et que l'ensemble comme un corps puisse atteindre le but de sa mission. Chaque communauté religieuse peut choisir son mode de gouvernement : bénédictin avec l'abba, papa comme dans une famille ; ignacien, très structuré, pyramidale pour l'exécution de la mission de façon radicale et rapide...

Le nôtre, celui de la famille dominicaine, est celui de la règle de St Augustin : « Ce qui regarde tous doit être décidé par tous ». Cela prend du temps : celui de la discussion, de l'échange... Ce mode de gouvernement est donc plus lent que le côté pyramidal exécutif, mais il permet un renouvellement des charges d'autorité plus facile car tout le monde est au courant de tout.

Le propre de la communauté dominicaine, en envisageant un partage des responsabilités et les mandats limités, donne une grande place au chapitre conventuel dans la recherche de l'unanimité et la construction de l'unité. Lorsque nous nous réunissons pour discuter de tout ce qui touche à la vie communautaire, chercher l'unanimité ne veut pas dire faire en sorte que tout le monde soit d'accord. Sinon, la liberté serait-elle bien respectée ? L'important, c'est qu'il y ait différentes idées, différents points de vue, différents goûts qui se soient exprimés. La recherche de l'unanimité n'est pas avant la décision même s'il faut essayer de faire en sorte que tout le monde ait bien compris, et accomplir ce travail d'unité. L'unanimité, une fois la décision posée, consiste à prendre en charge toute la décision qui a été prise, compte tenu de la majorité des personnes qui se sont exprimées.

Ce mode de gouvernement va permettre le partage des responsabilités, le renouvellement des mandats qui sont limités dans le temps. D'où l'importance de ce chapitre conventuel, ce temps de rassemblement en communauté qui permet la construction d'une unité. Dans ce mode de gouvernement, la responsable de la communauté s'appelle prieure et non supérieure : elle est sœur parmi ses sœurs, sans signe distinctif à l'extérieur. Une vie fraternelle est organisée pour favoriser la paix, la paix étant la tranquillité de l'ordre établi. La prieure est au service de l'unité pour que, dans les différences, il y ait une espérance de communion.

Un engagement

1 Une règle commune

Nous suivons une règle commune. Celle-ci doit être reconnue par l'Eglise pour que le groupe ne reste pas refermé sur lui-même. L'autorité légitime de l'Eglise, un évêque ou la Congrégation pour la vie religieuse ou l'Ordre, l'extérieur de la communauté, doit visiter les règles qui sont instituées dans la communauté. Toutes les sœurs sont tenues d'obéir à ces règles, parce qu'elles l'ont choisi librement. La petite Thérèse disait « Moi je fais tout ce que je veux dans la vie religieuse... parce que j'ai choisi cette vie et qu'en la vivant, je fais ce que je veux ». On sait exactement par les textes des constitutions ce à quoi on s'engage : « Je m'engage jusqu'à la mort selon les Constitutions de la communauté Marie mère de l'Eglise ». On ne s'engage pas dans le flou et personne ne peut modifier ces textes là, même pas la prieure, qui est la première à devoir les suivre. Si on veut les modifier, car il peut y avoir parfois besoin d'un ajustement, il faut un vote au chapitre général avec 2/3 des voix pour que la modification soit validée. Les communautés dans lesquelles il y a eu des malaises sont souvent celles dont les constitutions n'étaient pas clairement édictées, on ne savait alors pas à quoi exactement on s'engageait.



2 Une vie stable

Un autre élément qui permet de grandir en communauté dans cette vie religieuse est la stabilité de la vie. Stabilité de l'habitat (on sait où l'on est assignée, où on loge), stabilité dans la mission (je sais ce qui m'est confié) qui permet une certaine itinérance (je sais ce que j'ai à faire, ce qui permet des déplacements dans d'autres choses), stabilité des coutumes (coutumier qui détermine l'heure de lever, le rituel des fêtes... et qui est relatif puisqu'il peut être changé par un chapitre ordinaire) qui libère, stabilité du temps (charges pour un temps déterminé).

3 Les voeux, un chemin à la suite du Christ

« Nous sommes dans le monde et nous ne sommes pas du monde » dit l'Ecriture.

Chaque jeune fille qui entre apporte son couffin d'esprit du monde : revendication d'une liberté individuelle, individualisme, recherche d'un épanouissement personnel... Dans la formation acceptée, vécue, une conversion s'opère. On se rend compte que les voeux peuvent être un chemin à la suite du Christ.

Oui, la communauté doit veiller à la liberté de chacune, à son bien-être et à son épanouissement, mais chaque personne ne peut revendiquer ces points là sans lien avec les autres membres de la communauté.

Les voeux aident au don de soi-même. Comme dit le Christ, « Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne ». L'obéissance est une dépendance légitime qui me libère des dépendances illégitimes. La pauvreté est la mise en commun des biens et l'interdépendance qui enrichit. La chasteté m'ouvre à l'oblativité plutôt qu'à la captation, me rend plus autonome.

Construire une communauté

Jean-Paul II a rappelé que l'homme ne se trouve que dans le don désintéressé de lui-même, que permettent les voeux. La bonne humeur ne peut suffire à nouer les membres d'une communauté religieuse. Il ne s'agit pas de compagnonnage (faire un bout de chemin ensemble), ni d'une concorde amicale (on s'entend bien). La simplicité des rapports entre les personnes importe beaucoup mais ne suffit absolument pas. Ce serait trop facile s'il suffisait de se tutoyer. Aucun accord simplement humain, ni un projet simplement humain, ne suffit pour réaliser une communauté religieuse. C'est dans l'Amour de Dieu que se noue réellement une communauté. Dieu m'aime et aime mes soeurs. La mission de l'Esprit Saint à la Pentecôte est précisément de faire une communauté de ce peuple dispersé. L'Esprit-Saint peut faire de nos pauvres forces une communauté évangélique. C'est une véritable école de la charité où chacun doit apprendre. Pour faire un bon religieux, il paraît qu'il faut 60 ans !

Dans tout groupe, en toute communauté, il y a deux pôles dont chacun ne doit pas sacrifier à l'autre : d'un côté la Communauté ou le bien commun et de l'autre la personne. Entre l'un et l'autre il y a forcément une tension, mais cela peut aussi être une harmonie.

Au sein d'une communauté, il y a nécessairement des sensibilités différentes. Une harmonie est possible mais c'est difficile. L'effort consiste à éloigner soit ce qui serait une communauté absorbante, soit de l'individualisme. On peut osciller d'un côté ou de l'autre, mais toutes doivent participer à l'effort commun, mettre en valeur chacune, sans que l'une domine sur l'autre. L'union des soeurs dans la communauté ne peut pas consister à fusionner, mais à valoriser l'une et l'autre.

Le véritable amour triomphe là où il unit la communauté et les personnes en s'enrichissant. « Tout est à moi » dit St Jean de la Croix. Lorsque l'on fait attention aux personnes et aux biens communautaires, on s'enrichit forcément : tous les dons de mes soeurs sont à mon service, non pour les capter mais pour grandir.

Si le propre de la Communauté religieuse est d'habiter ensemble sous un même toit, ce n'est pas une colocation, ni une association de célibataires. Le couvent est le premier lieu d'apostolat, de prédication. Dans la tradition, les couvents des frères étaient appelés « les saintes prédications » : rien qu'à les voir vivre ensemble, c'est un miracle ! Cela parle de Dieu...



La vie communautaire n'est pas une construction du « nous » qui écraserait le « je ». La vie communautaire ne peut reposer que sur des femmes libres qui choisissent librement cette vie, pour permettre le déploiement original de l'humanité de chacune. Cette vie est au service du « je » de chacun qui doit faire le choix du « nous » et passer du « je » au « nous ». Et bien souvent, cela doit se faire à genoux !

Pour vivre ainsi, il y a besoin de temps en temps de régulation. La communauté a dans sa tradition des moyens d'échapper à l'étouffement par une plus grande qualité d'écoute, par le silence, par la solitude et non l'isolement, et des rituels qui facilitent la vie ensemble.

On dit moins de bêtises lorsque l'on réfléchit avant de parler ! En clôture, on vit en silence mais on se parle s'il y a besoin. Le silence aide à réguler une charité qui permet d'éviter les débordements.

Parmi les rituels, la réunion des coupes, au cours de laquelle chacun demande pardon aux autres de façon régulière, facilite le vivre-ensemble. C'est très édifiant de voir une soeur qui, devant la communauté, reconnaît ce qu'elle fait et que tout le monde a vu. Il ne s'agit pas de découvrir les choses mais de permettre à la soeur de demander pardon aux autres.

L'unité n'est pas une uniformité, ou la similitude ; elle n'est pas une juxtaposition de revendications d'originalité. Il ne suffit pas de reconnaître le génie que chacune prétend être : ce génie est à livrer, à remettre dans la construction de la communauté. Lors des voeux perpétuels, il est dit « Désormais nous avons tout en commun ».

J'ai dit solitude et non isolement : je ne suis pas en communauté parce que je ne peux pas vivre seule. Cette solitude n'est pas toujours accessible aux jeunes, plus en quête de communication et de réseaux, même s'ils restent dans leur monde individuel. Il y a pour eux tout un cheminement à parcourir : il sont invités à explorer « la cellule de leur cœur » selon les termes de Catherine de Sienne. Cette solitude n'est pas plus facile pour celles qui ont entretenu à l'extérieur des activités constantes, dans une vie toujours active, où on n'agit pas mais on s'agit et se perd dans beaucoup de préoccupations. La solitude demande un apprentissage qui va de pair avec celui du silence en vue d'une vie ensemble paisible et féconde.

L'Eglise nous demande d'être véritablement expertes en communion. J'espère que nous y contribuons progressivement. La Communauté s'est construite avant nous et continuera de s'édifier après nous. Chacune est invitée à inscrire sa vie dans cette histoire, s'y reconnaître un maillon avec ce que chacune apporte pour contribuer à ce que la fraternité l'emporte. Il n'y a pas de fraternité parfaite, ou vivant dans le dynamisme trinitaire de manière exactement ajustée, mais on continue à la servir. La meilleure manière de se servir de la communauté, c'est de la servir.

I LA COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE DANS LA COMMUNAUTÉ PAROISSIALE

Notre insertion

Dans la primitive Eglise, Marie est présente au milieu des apôtres. C'est ce que nous souhaitons, nous communauté des soeurs de Marie Mère de l'Eglise, vivre : être une présence mariale au cœur de l'Eglise, tout d'abord par la prière. Tous nos offices sont célébrés dans l'église paroissiale, au choeur de l'abbatiale de Moissac. Dans un monastère, les personnes viennent écouter les soeurs ou les moines et doivent se faire pour ne pas gêner l'office, tandis que tout le monde peut venir prier avec nous les offices, le bréviaire ou la Liturgie des heures. Cette Liturgie est notre premier lieu d'apostolat. Nous n'habitons pas l'abbatiale mais nous nous déplaçons comme les autres membres de la paroisse. Il y a convergence de tous les chrétiens : c'est la prière du matin et du soir de l'Eglise. Cette visibilité de notre vie de prière est importante pour la paroisse.

Notre vie est particulièrement offerte par la prière au quotidien pour la sanctification des prêtres, qu'ils soient diocésains ou religieux. Nous croyons à l'importance de la sanctification des prêtres pour la fécondité de leur paroisse. Il vaux mieux une allumette sèche qu'un camion d'allumettes mouillées ! Il vaux mieux un saint prêtre qui mette le feu à une paroisse. Pensons au curé d'Ars qui, parce qu'il était saint, a renouvelé tout un secteur.



Notre communauté n'est pas envoyée vers un milieu socio-culturel particulier mais au sein même d'une paroisse, et d'une paroisse où tout le monde peut converger. Nous souhaitons être présentes à tous comme le prêtre doit y être attentif. Nous portons un regard féminin dans la paroisse pour qu'elle devienne progressivement la famille des familles.

Nous souhaitons collaborer avec les prêtres à la mission d'évangélisation par l'éducation de la foi et de la vie chrétienne. Nous participons à la pastorale de l'Eglise diocésaine spécialement dans le domaine de la formation, de la prédication multiforme, en répondant aux appels des pasteurs. Nous devons veiller à notre équilibre entre les activités pastorales, paroissiales ou diocésaines, et nos œuvres propres, celles de la famille dominicaine. C'est un sage dosage qui n'est pas toujours facile à équilibrer parce qu'on nous demande toujours plus ! Quand une communauté féminine arrive, elle doit affronter un double obstacle : être femmes et religieuses ! Vis-à-vis d'un clergé diocésain, il faut progressivement que les choses soient envisagées, installées. Notre chance a été que ce soit l'évêque qui nous ait appelées. En vingt ans, sept curés se sont succédé sur la paroisse. Comment arriver à ce que cette complémentarité ne soit pas vécue comme une concurrence, ni spirituelle, ni financière ?

Je pense qu'il y a un enjeu et un défi pour l'Eglise locale d'accueillir des communautés féminines apostoliques. On parle d'enjeu lorsque c'est plutôt positif, et défi quand on pressent des difficultés, et il peut y en avoir.

Nous souhaitons, au sein de notre paroisse et du diocèse, contribuer à la synergie entre prêtres, religieuses et laïcs. Dans sa Constitution sur l'Eglise, le Concile Vatican II a rappelé la communion entre les prêtres, religieux et laïcs. Nous avons des vocations différentes, des appels différents mais il y a une complémentarité pour une plus grande fécondité missionnaire.

Il faut que la religieuse puisse trouver sa juste place. Cette recherche de la place ajustée concerne aussi aujourd'hui les femmes, les mères, les épouses dans la famille, la société et le monde du travail. C'est une question très profonde et importante : l'Eglise est un corps organique et non une association dans laquelle la communauté serait une réalité isolée ou marginale. La communauté intéresse toute l'Eglise, elle est placée au cœur de l'Eglise. « Dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'amour. » disait Ste Thérèse. De plus en plus dans les diocèses, on se passe de la vie religieuse, particulièrement féminine apostolique, et on se fait à la disparition de cette vie religieuse dans les paroisses. C'est pourtant un élément décisif pour la mission de l'Eglise car elle fait comprendre de manière intime la vocation chrétienne, et la relation entre le Christ-époux et l'Eglise-épouse. Nous portons un regard féminin sur la paroisse qui est important.

Notre communauté, par son nombre, peut faire peur : un curé, quinze soeurs ! Mais par sa diversité, elle peut toucher plus de personnes qu'un prêtre seul. C'est une chance ! Il y a souvent plus de souffrance dans un village lorsqu'une communauté religieuse part, que lorsqu'un prêtre change, à cause de son histoire avec la population, et sa proximité avec les familles (les soeurs ont connu plusieurs générations successives). Nous sommes un peu les fantassins de l'Eglise pour l'aspect tout-terrain, ou plutôt des mères ou des soeurs par l'évangélisation amicale. Nous sommes des coopératrices constantes et à toute heure. On sait qu'on peut nous appeler : je pense par exemple à des pompiers qui nous ont jointes au moment du décès dans la cour de l'école d'une petite fille maghrébine.

Cette complémentarité entre prêtres, religieuses et laïcs est époustouflante de fécondité. Les nouveaux dans une paroisse sont accueillis plus facilement (nous sommes quinze, et repérables) et peuvent ainsi trouver facilement leur place ou leur action. Nous portons tous les jours dans la prière les fardeaux des uns et des autres. Nous sommes là pour et avec les laïcs. Nous disposons d'une grande disponibilité et de temps : il y a toujours l'une d'entre nous en capacité d'intervenir, de répondre à une demande en lien avec les sacrements, les funérailles, la présence auprès des malades ou des jeunes... Cela n'est pas toujours facile à porter : lorsque je réponds à la porte et que je suis fatiguée, on va dire « les soeurs » ne sont pas commodes ! Nous portons la responsabilité les unes des autres...

S'il y a une nouvelle communauté religieuse, c'est qu'il y a une lumière particulière portée sur la vie du Christ et son mystère, sur la vie de l'Eglise. La hiérarchie, tout en reconnaissant cette particularité et une certaine autonomie à la communauté religieuse, cherche souvent à en avoir le contrôle (« Que font-elles ? Où sont-elles ? »). Cela peut tout à fait être légitime mais comment « veiller » sur elle et non les « surveiller » ? Il est important de veiller sur... Si on « veille sur » par l'accueil et par l'écoute, peut-être que progressivement toutes les déviances qui ont pu avoir lieu dans l'Eglise conduiront à une conversion.



Un dialogue confiant est nécessaire pour ne pas être seulement réquisitionnées. Il est important que nous puissions parler avec notre évêque de tout ce qui fait notre vie, de nos attentes, nous devons nous interroger ensemble sur la façon d'y répondre, comme on le fait dans une famille. Si notre communauté accepte des responsabilités, c'est parce qu'elles sont compatibles avec notre charisme, notre formation... Le dialogue est aussi nécessaire pour comprendre de manière positive la différence des chemins spirituels et des dons, pour ne pas être perçues comme une concurrence.

Un diocèse, et donc une paroisse, sans communauté religieuse féminine, serait privé de force spirituelle, apostolique et humaine. Comment parler de fraternité missionnaire lorsqu'il n'y a pas de soeurs ?

Des attentions à porter

1 Le rapport au territoire

L'Eglise diocésaine a un lien de proximité, une relation de voisinage. Les prêtres sont issus de ce milieu là tandis que les soeurs de la communauté religieuse viennent de partout. L'Eglise est universelle ! Nous religieuses devons bien nous adapter au terrain, pratiquement être des « tout-terrain », et le diocèse doit se rendre compte que finalement, si nous venons d'autres réalités ou diocèses, c'est pour le service et pour l'ouverture. Sur un même territoire, les prêtres servent l'Eglise particulière, sont originaires en principe du lieu, liés à la culture locale, sont enracinés... développent « l'esprit diocésain ». La communauté religieuse a une logique de mobilité même si elle est de droit diocésain. Elle a appris à s'adapter avec des apostolats plus transversaux que territoriaux. Nous travaillons sur le diocèse de Montauban mais nous sommes aussi appelées sur le diocèse d'Auch qui ressemble beaucoup au nôtre, ainsi que sur le diocèse de Cahors ou même de Toulouse. On peut passer les frontières. Cela augmente notre expérience que nous pouvons ensuite transmettre. La convention doit donc tenir compte des modalités de la vie religieuse.

2 La créativité

La créativité est mentionnée dans les textes du Magistère sur la Vie religieuse : je ne peux pas empêcher mes soeurs de faire des propositions, elles sont jeunes et ont plein d'idées... Cela peut bousculer mais cela ne veut pas dire que les instances diocésaines ne sont pas créatrices ! Chaque fondation est une nouveauté et innove un aspect nouveau de la vie chrétienne, elle permet des passages, des appels, des cheminements de Foi, en complémentarité des propositions du diocèse. Cette disponibilité ne doit pas apporter une concurrence, mais une complémentarité. La tentation est souvent grande de transformer les membres de notre communauté religieuse en agents pastoraux (efficacité immédiate, actuelle) ou en « soeurs tabliers ». Récemment, on nous a demandé d'aider à mettre en place des retraites, ce qui ne nous pose pas de problème, mais il nous a été précisé ensuite « on a besoin de quelqu'un qui fasse la cuisine » ! Nous avons répondu « nous savons aussi faire la cuisine »... Quand nous sommes arrivées à Moissac, nous avons fait les repas et le ménage pour les prêtres, ce qui relève de la discréction de la vie religieuse. Nous avons aussi accompagné des prêtres en fin de vie, ce qui était très beau. Mais attention à ne pas réduire notre apostolat à ces services là ! Les innovations ne sont pas toujours appréciées, mais elles sont essentielles pour que le langage de la foi soit transmis à tous. A nous d'avoir la délicatesse de présenter les innovations sans nous imposer. Patience et discréction sont nécessaires pour proposer progressivement et paisiblement ses idées. Il faut que le corps, paroissial ou diocésain, se renouvelle, reçoive des forces neuves, sinon on risque de rester dans le tombeau des habitudes. Dans nos paroisses, on entend régulièrement « on a toujours fait comme cela » ! Il n'y aucune raison de supprimer des choses qui fonctionnent bien sous prétexte de faire du neuf mais il y a des choses qui ont besoin d'être revitalisées, renouvelées. Comme dans une famille où l'arrivée d'un enfant transforme la famille, l'arrivée de nouveaux paroissiens transforme la paroisse. Nous pouvons aussi innover en offrant des espaces, des temps de silence, d'écoute, de ressourcement, de culture, d'art. Moissac dispose d'un outil culturel particulier, le souvenir de la visite en ce lieu doit pouvoir laisser une trace spirituelle.



3 Des comptes à rendre

La communauté féminine apostolique a des comptes à rendre à son évêque particulièrement dans la pastorale. Nous sommes collaboratrices de l'évêque et il est important que nous puissions « soumettre », mettre sous son regard, ce que nous faisons pour voir si cela est en cohérence avec l'ensemble de la pastorale. D'un autre côté, la communauté doit être reconnue dans sa capacité d'éducation de la foi, de prédication, de mission, en étant souvent plus exposée. Si nous parlons ainsi, nous serons vite taxées de féminisme, c'est caricatural. Les sœurs aujourd'hui ont souvent la même formation que les prêtres, font les mêmes études : ce n'est donc pas sur le savoir que se fait la différence. Permettra-t-on à chacun de trouver sa juste place, toute sa juste place et rien que sa place pour que le corps puisse vivre ? Il y a de la place pour tous, et particulièrement pour la vie apostolique féminine, le regard féminin porté sur la pastorale : la complémentarité est possible et surtout impérative ! Il en va de la place de la femme religieuse, comme de la femme dans la famille et la société. L'originalité de l'apport de chaque état de vie est pour le service de l'Eglise : c'est une chance pour l'Eglise. Peut-on parler de « fraternité missionnaire » s'il n'y a pas de sœurs ? !

CONCLUSION

La complémentarité entre prêtres, laïcs et religieux peut être d'une grande fécondité missionnaire, pour que la paroisse, le diocèse, devienne la famille des familles, dans la joie et la charité inventive. Une meilleure connaissance de la Vie religieuse est absolument nécessaire : récemment, dans la bibliothèque d'un lieu de formation de séminaristes, j'ai remarqué le peu d'ouvrages à ce sujet. La recherche d'une synergie entre prêtres, religieux et laïcs est urgente pour le bien et la vie du monde. La vie ensemble, la vie de prière, la mission et la vie de concorde peut atteindre plus facilement son but : l'union à Dieu, que toute personne trouve, retrouve, et vive de l'Amour de Dieu



DE L'ÉGLISE À LA MAISON... À L'ÉGLISE AU LARGE

Annie Laverdure

I LE LIVRE DES ACTES

Initialement rattaché à l'Évangile de Luc, avec lequel il formait une seule oeuvre, le livre des Actes en a été séparé au deuxième siècle lors de la fixation du canon. Il est dédié au même Théophile qui exerçait probablement un rôle de mécène pour sa diffusion, ou bien à tout « ami de Dieu », selon la signification du nom, c'est-à-dire à chacun de nous. Seul dans l'Antiquité à écrire un récit des origines du christianisme, Luc appartient à la troisième génération issue de la mouvance paulinienne qui, dans les années 80-90, dédie son œuvre à la mémoire du grand apôtre.

La promesse du Ressuscité à ses disciples expose le programme de son livre : « Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint-Esprit, qui viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ac 1,8). Des origines à Jérusalem et en Judée (Ac 1-7), l'évangélisation chrétienne a gagné la Samarie (Ac 8) puis, avec Pierre, les premiers non-juifs ont été convertis (Ac 10-11). Paul fait ensuite avec ses collaborateurs une mission en Asie Mineure et en Grèce (Ac 13-20), jusqu'à son transfert à Rome pour être jugé (Ac 27-28). Luc veut nous démontrer que le christianisme acquiert sa véritable identité dans la reconnaissance de ses racines juives (Jérusalem) et dans son ouverture au monde (Rome).

Après un bref rappel des contextes politiques et religieux au moment de la naissance de l'Eglise, nous verrons comment vivaient les premières assemblées chrétiennes, comment on enseignait, priaient, célébrait et pratiquait la communion fraternelle, autrement dit comment on vivait sa foi au Christ à travers les problèmes posés par la différence des cultures juives et grecques, à travers les persécutions endurées et les conflits internes et externes inhérents à toute société humaine.

I CONTEXTE POLITIQUE

Petit pays convoité par les grandes puissances environnantes, successivement occupé par les Assyriens, Babyloniens, Perses, Grecs puis Romains, la Palestine retrouve un semblant d'indépendance pendant près d'un siècle (de -167 av JC à - 63 av JC) sous le règne des Hasmonéens issus de la famille des Maccabées, famille juive qui organisa la résistance contre la politique d'hellénisation des rois grecs.

Peu à peu, les Hasmonéens cumulent les pouvoirs politiques et religieux et la rivalité entre leurs descendants provoque une guerre civile favorisant ainsi l'intervention romaine et la conquête de Jérusalem par Pompée en 63 av JC. Par la suite, l'Iduméen **Hérode le Grand** reconquiert le pays avec l'accord des romains qui lui accordent le titre de roi des juifs en - 37 av JC. Hérode fait un travail de restauration et d'expansion mais il est très impopulaire à cause de sa méconnaissance de la tradition juive et surtout de sa cruauté légendaire : trois fils assassinés, sa belle-mère, son beau-frère, Mariamne l'Hasmonéenne, une de ses dix femmes - la préférée en plus - qu'il avait épousée pour légitimer sa fonction de roi des juifs, lui, fils d'Iduméen converti sur le tard au judaïsme (Iduméen car natif d'Edom cette partie du sud de la Palestine qui est à moitié désertique). A l'époque, on disait qu'il valait mieux (avec un jeu de mot) être son cochon (ous) que son fils (Ouios), c'est dire le niveau de sa popularité !

A sa mort, ses trois fils se partagent le royaume :

- **Archélaüs**, qui reçoit la Judée et la Samarie, est déposé rapidement en l'an 6 ap JC, et la Judée devient alors province romaine, gouvernée par des préfets, tel Pilate qui gouverna entre 26 ap JC et 36 ap JC (la mort de Jésus est située à approximativement le 7 avril 30).

- Le deuxième fils, **Hérode Antipas**, devient tétrarque de Galilée. C'est lui qui a fait décapiter Jean-Baptiste lui reprochant son mariage avec sa belle-sœur Hérodiade. Jésus paraît devant lui lors de la Passion. Il est destitué en l'an 39 ap JC et, selon la légende, finit ses jours à Lugdunum (Saint-Bertrand-de-Comminges).

- Enfin le troisième, **Hérode Philippe**, gagne les territoires qui sont à l'est du Jourdain. Son neveu Agrippa Ier mettra Pierre en prison et fera exécuter Jacques le majeur en 44 ap JC. En 60, son fils Agrippa II déclarera Paul innocent.





CONTEXTE RELIGIEUX

Des milieux juifs diversifiés

Les premiers chrétiens sont issus de milieux juifs, et ces milieux sont très diversifiés avec des options religieuses et politiques différentes.

Les **Hérodiens**, très liés au milieu des Hérode sont très soucieux de garder le privilège de la « *religio licita* ». Ils ont le désir d'harmoniser hellénisme et judaïsme. Certains sont devenus chrétiens.

Les **Zélotes**, ou Sicaires (du nom de l'épée qu'ils portaient sur le côté, la « *sica* ») sont des zélés pour la loi, violemment hostiles aux Romains et aux Hérode pour des raisons religieuses et sociales. C'est un mouvement du petit peuple. Ils vont prendre les armes et jouer un rôle important dans la guerre civile de 66-70 qui va aboutir à la chute de Jérusalem.

Les **Sadducéens** (du nom de Sadoq, qui était grand prêtre du temps de David), issus des milieux du haut sacerdoce, sont les champions du conservatisme. Ils ne reconnaissent que la Torah, sont disposés à des compromis pour rester au pouvoir, sont très coupés du peuple, sans influence sur lui, et sont fermés au christianisme. Ce sont eux qui ont fait arrêter le Christ, Pierre et les deux Jacques, Jacques le Majeur en 44 ap JC et Jacques l'évêque de Jérusalem, lapidé sur ordre du grand prêtre Anan en 62 ap JC.

Les **Pharisiens** sont entrés dans l'opposition quand les Hasmonéens sont devenus des chefs politiques, puis des rois. Leur vie spirituelle est fondée sur l'étude de la Loi pour connaître la volonté de Dieu et sur la prière. Ils mènent une vie austère en accord avec leurs convictions et de ce fait sont très influents auprès du peuple. Une tendance stricte avec le rabbin Shammaï contemporain de Jésus et une tendance plus ouverte avec le rabbin Hillel (qui donne même la possibilité de renvoyer une épouse quand elle fait brûler le rôti !). Le rabbin Gamaliel, pharisiens connu, qui n'a pas été hostile au christianisme : dans les Actes (Ac 5,34-39), il est intervenu en faveur des apôtres emprisonnés en disant « Ne courrez pas le risque d'avoir combattu contre Dieu » (il citait deux émeutes engendrées par un certain Judas le Galiléen, émeutes qui avaient été complètement écrasées - c'est la raison pour laquelle Gamaliel pensait que, si cela n'était pas quelque chose de fondé, cela tomberait de soi-même). Paul lui-même dit avoir été instruit au pied de Gamaliel dans la connaissance exacte de la Loi de nos Pères (Ac 22,3). Jésus est de mouvance pharisiennes, même s'il a eu des débats avec certains d'entre eux. La rupture avec la synagogue à la fin du 1er siècle, après la chute de Jérusalem, va influencer nos évangélisateurs qui voient en eux des ennemis après Jamnia et la birkat Ha-Minim, bénédiction des déviants qui exclut les chrétiens de la synagogue et fait du christianisme une secte et non plus une « *religio licita* ».

Les **Esséniens**, connus seulement depuis 1947 avec la découverte des manuscrits de Qumran, vivent en communautés isolées, pratiquent des bains rituels, prient trois fois par jour, pratiquent les repas de communauté et la communauté des biens. Ils ne sont pas nommés dans les Actes, ni les évangiles. Il semblerait que bien des chrétiens aient pu venir de leur milieu.

Les **Baptistes**, autour de Jean-Baptiste, attendent la venue imminente de l'élu de Dieu. Ils pratiquent le baptême par immersion dans l'eau faite une fois pour toutes en rémission des péchés. Jean-Baptiste reconnaît en Jésus de Nazareth, le Christ, et dans les Actes (Ac 18,25 - 19,1-5), la mention d'Apollos d'Alexandrie atteste qu'il existait un groupe de disciples de Jean qui survécut à la mort du précurseur.

Des cultes et croyances variés

A noter, enfin, la vocation intégrative de Rome, qui fera de ses sujets des citoyens romains, s'applique aux dieux comme aux hommes.

Le polythéisme romain absorbe les cultes d'Orient. Parmi ceux-ci, le culte de Cybèle grande mère des dieux, d'Isis l'égyptienne et surtout de Mithra venu de Perse qui rassemblait de petits groupes de fidèles soudés par des liens de fraternité autour de repas liturgiques, sans oublier ce « Dieu inconnu » (Ac 17,22-23), Dieu des chrétiens que les grecs adoraient déjà (« Ce que vous révérez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce » dit Paul). De plus, pour unifier les peuples conquis, le culte de Rome et de l'empereur divinisé est célébré dans les villes.

Les religions populaires répondent aux besoins humains : on vient dans certains temples pour être guéri, à Epidaure ou à Pergame ; on consulte les oracles d'Apollon à Delphes ; on court après les mages, dont le grand nombre étonne dans les Actes. Ainsi, après avoir été baptisé par Philippe, Simon le magicien vient acheter à Pierre son pouvoir de faire des miracles (Ac 8,9-21) : « Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé acquérir avec de l'argent le don de Dieu » lui dit Pierre. A Chypre, Paul et Barnabé se heurtent à l'opposition d'Elymas le magicien quand le proconsul Sergius Paulus leur demande de venir lui parler de Jésus. Elymas va perdre la vue et le proconsul va se convertir (Ac13). Dans ces temps anciens, on croit facilement que des puissances célestes déterminent le sort de chacun.

A Philippi, l'exorcisme d'une jeune esclave dotée de dons divinatoires qui enrichissent ses maîtres amène l'emprisonnement de Paul et de Silas, interdits désormais de prosélytisme. A Ephèse, un certain Démétrius, orfèvre de métier, fabrique des temples miniaturisés d'Artémis, la grande déesse de la fécondité. Or Paul lui fait préjudice par sa prédication anti-idolâtrique. Ainsi, la propagation de l'Évangile a des répercussions jusque dans le fonctionnement de l'économie. A Ephèse encore, les sept fils du grand prêtre Scévas se servent du nom de Jésus pour chasser les esprits mauvais, lesquels les chassent et les blessent ; un autodafé de livres magiques va s'en suivre.

L'ASCENSION ET LA PENTECÔTE

Luc nous fait deux récits de l'Ascension, l'un à la fin de son Evangile, l'autre au début des Actes avant la Pentecôte.

L'Ascension signifie symboliquement à la fois l'exaltation de Jésus près du Père et l'instauration de son absence. Comme Elie enlevé qui donne son esprit à Elisée, de même, les disciples vont recevoir son Esprit pour continuer la mission du Christ.

Les juifs sont ensemble (les Actes citent le chiffre de 120). Mathias qui a suivi Jésus va remplacer Judas le traître : ils seront douze, comme les douze tribus d'Israël, prêts à recevoir l'Esprit. Cette foi en l'Esprit est fondamentale pour Israël : c'est la « ruah » en hébreu, la « pneuma » en grec, synonyme de vent, de vie, de dynamisme transformant. C'est la force de Dieu et l'inspiration donnée aux prophètes. Mais dans les derniers siècles avant notre ère, les cieux sont fermés, et on attendait que les cieux s'ouvrent lors de la venue du Messie, afin que le prophète des temps nouveaux reçoive l'Esprit. Celui-ci est venu sur Jésus lors du baptême. Il vient sur les disciples le 50^e jour après la Pâque juive, jour de la Pentecôte, appelé « Shavouot », qui veut dire « semaine » pour les hébreux, fête de la moisson à l'origine, ou fête des semaines, sept semaines après Pâques, avant de devenir la commémoration du don de la loi au Sinaï, deux siècles avant l'ère chrétienne.

De même que les traditions juives représentaient la scène de l'Alliance par des langues de feu issues de la nuée divine venant graver les 10 commandements en lettres de feu sur deux tables de pierre, de même l'Esprit Saint est un feu, symbole de l'ardent amour de Dieu et de sa force purificatrice. Sa fonction première sera de faire parler ceux qui le reçoivent. « Tous furent remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues », « et chacun des hommes pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel » va entendre les apôtres dans sa propre langue. Pour Luc, le miracle de Pentecôte est donc un signe de l'universalisme de l'Évangile que tout le monde peut comprendre. Le Saint Esprit fait parler et il fait entendre. Pentecôte est donc l'anti-Babel, Babel étant le symbole de l'unification forcée, de la pensée unique, qui débouche sur la division. La Pentecôte est le miracle d'une communication réussie. Le christianisme naît d'une parole dont l'envergure universelle lui est donnée avant d'être le résultat de son labeur missionnaire.

En interprétant l'évènement Pentecôte à partir du prophète Joël (« Il arrivera dans les derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles seront prophètes »), Pierre déclare que tous deviennent prophètes dans les derniers jours. Donc cette effusion de l'esprit est un signe que les temps messianiques sont arrivés, c'est-à-dire que le Règne de Dieu s'est approché. Le salut définitif promis par Dieu est maintenant une réalité présente et la fin de la citation de Joël ouvre déjà sur les perspectives d'un salut sans discrimination, « pour tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur » dit le texte.

Ainsi, grâce à l'Esprit qui fera intérieurement ce que les apôtres proclameront et feront à l'extérieur, l'Eglise de Jésus pourra vivre, accomplir sa mission et commencer cette croissance qui ne s'achèvera qu'avec la fin des temps. « Dieu leur ajouta en ce jour-là environ 3000 personnes » (Ac 2,41).



LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS

Dans les Actes, Luc montre comment, après la Résurrection et l'Ascension, les apôtres ont pris le relais de leur maître pour continuer sa mission. L'Esprit de la Pentecôte les pousse à témoigner de l'Évangile, à la mission. Mais, en même temps, cet Esprit les pousse à vivre quelque chose de fort entre eux, à faire communauté, à faire Eglise.

Trois sommaires au début des Actes (Ac 2,42; Ac 4,32; Ac 5,12) présentent la vie de la première communauté chrétienne. Ils énoncent les quatre marques identitaires de la communauté primitive qui faisaient d'elle une communauté vivante et rayonnante : « Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » (Ac 2,42).

L'enseignement

L'enseignement de base reçu par les apôtres, c'est le Kérygme. Le Kérygme, c'est l'annonce de « Jésus-Christ mort pour nous, que Dieu a ressuscité », qui prépare à la conversion et qui conduit au baptême. Les catéchumènes sont nourris de la catéchèse des apôtres, qu'on appelle la Didachè, qui veut dire enseignement. La Didachè, c'est aussi le premier manuel de catéchèse au début du deuxième siècle qui sera mis à la disposition des catéchumènes.

Les Actes rapportent que « chaque jour, au Temple comme à domicile, ils ne cessaient d'enseigner et d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus Messie » (Ac 5,42) puis à propos de Paul : « prenant à part les disciples, il leur adressait chaque jour la parole dans l'école de Tyrannos » (Ac 19,9) de la cinquième à la dixième heure, c'est-à-dire à peu près de 11h du matin à 16h de l'après-midi. Autrement dit, le directeur de cette école, le fameux Tyrannos lui accordait les heures chaudes pendant qu'il faisait la sieste lui, pour que Paul puisse se servir de tribune pour l'enseignement. A Troas, Paul adresse la parole à la communauté chrétienne réunie pour la fraction du pain jusque vers minuit « quand un jeune homme nommé Eutique, qui s'était assis sur le bord de la fenêtre, fut pris d'un sommeil profond tandis que Paul n'en finissait pas de parler » (Ac 20,9). Nous connaissons la suite : le jeune homme dégringole du troisième étage, Paul le réanime, le remonte, rompt le pain, prolonge la conversation jusqu'à l'aube puis s'en va. Cela me fait penser à nous qui avons de la peine à écouter une homélie plus de sept minutes mais l'histoire ne dit pas dans quel état se trouvaient ceux qui écoutaient ! C'est l'écoute de l'Évangile qui apprend aux chrétiens qui est Jésus, et ce qu'il attend de ceux qui ont engagé leur vie à sa suite.

La prière

On entre en relation personnelle avec Jésus dans la prière et on célèbre sa présence vivifiante dans l'Eucharistie. Les premiers chrétiens ont continué au début à fréquenter le Temple et les synagogues. « Unanimes, ils se rendaient chaque jour assidument au Temple » (Ac 2,46) pour la prière de trois heures de l'après-midi. Et quand, avec Jean, le sanhédrin les emprisonne, la communauté rassemblée rendra grâce pour leur libération à partir de psaumes en rapport avec ce qu'ils avaient vécu (psaume 2 en Ac 4,25).

Le ministère de guérison de Jésus se produit par les mains de ses disciples au nom du Seigneur. Pierre guérit le boiteux de la Belle Porte à Jérusalem, Enée à Lydda. Tabitha à Joppé est ressuscitée par Pierre, et puis le fameux Eutique. De toute façon, on raconte dans les Actes que même le mouchoir de Paul guérissait !

Cette première Eglise prie communautairement, spécialement dans les moments importants de sa mission, avant la venue de l'Esprit de la Pentecôte (Ac 1,14-2,1), avant le choix de Mathias (Ac 1,24-25), avant l'envoi en mission de Barnabé et de Paul (Ac 13,3), au moment des épreuves, lors de l'emprisonnement de Pierre, après l'assassinat de Jacques (Ac 12,5-12), ou les adieux émouvants de Paul à l'église d'Ephèse (Ac 20,23).

La communauté primitive se modèle sur Jésus qui priait au moment des grandes décisions concernant sa mission. Sa prière est aussi louange, demande à Dieu d'avoir le courage et l'assurance intérieure de proclamer la parole libre (ce que les Grecs appellent la « parrēsia »).

La prière communautaire trouvait son sommet dans la célébration eucharistique, fraction du pain à la maison le samedi soir après la célébration du Shabbat. Peu à peu, la célébration eucharistique se fera le jour du Seigneur, le « dies dominica » qui donnera notre dimanche, « jour de la Résurrection ».





LES MAISONNÉES

Le christianisme naissant a bien profité du fait que les maisonnées, appelées « *oikos* » en grec, étaient à l'époque les cellules de base de la vie communautaire, et il en a fait finalement assez facilement autant des lieux de culte que des petits laboratoires où s'est expérimentée peu à peu l'organisation de la vie des premiers chrétiens. Cela a permis un réel mixage social avec la participation des esclaves, qui représentaient à l'époque de Paul à peu près de 10 à 30 % de la population, prises de guerre ou citoyens endettés, même s'ils étaient relégués dans l'atrium à l'entrée alors que les maîtres étaient dans le triclinium, dans la salle des divans, pour le banquet. Cela a aussi permis une émancipation non négligeable des femmes, qu'elles soient mariées ou veuves.

Les premières Eglises, dénommées ainsi dans les Actes, du nom d'*Ecclésia* - assemblée convoquée - réunies dans des grandes maisons, n'étaient pas pour autant repliées sur elles-mêmes. Elles avaient été fondées autour d'axes déjà existants empruntés par les commerçants et les voyageurs. Ensuite, elles fonctionnaient plutôt en réseau, en maillage souple, qui pouvait être étendu, où l'échange épistolaire entre elles fut décisif pour leur développement.

Lieu de la fraction du pain, de l'enseignement, la maison est aussi le lieu de conversions qui aboutissent à un baptême familial collectif à Césarée avec Corneille et Pierre.

La prédication de Paul se déroule plutôt dans une maison, comme à Troas. Elle vise la fondation de communautés stables, comme c'est le cas avec le baptême de la maisonnée de Lydie, l'énergique marchande de pourpre originaire de Thyatire à Philippes, qui contraint Paul à demeurer chez elle (« Elle m'y forçà » dit Paul) ou encore avec celui du gardien de la prison où Paul et Silas étaient enfermés puis délivrés miraculeusement. « Ils annoncèrent la Parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui vivaient dans sa demeure... Il reçut le baptême, lui avec tous les siens » (Ac 16,32-33).

Quant à l'Eglise de Prisca et d'Aquilas, elle fut itinérante entre Rome, Corinthe et Ephèse avec retour à Rome. Fabricants de tentes tous les deux, Paul a pu avec eux trouver le moyen de subvenir à ses besoins. La maisonnée est donc un lieu de sociabilité ouvert sur l'extérieur.

LES MINISTÈRES

Qui présidait aux célébrations cultuelles des maisonnées ? Mystère ! Néanmoins, ce silence sur les ministères cultuels dans les Actes, et dans les Actes seulement, a une explication : Luc s'applique à présenter l'Eglise primitive sous l'angle de la diffusion et donc des ministères de la Parole et du service.

Les douze sont les témoins fondateurs, ces apôtres auxquels Jésus confie la mission d'être ses témoins, « nommés d'avance par Dieu » (Ac 10,41). Ils exercent une fonction à caractère collégial, avec une place unique, et aidés du groupe des sept pour le service des tables, formé après. Après eux, il n'y aura pas d'autres apôtres : Jacques qui meurt en 44 ap JC n'est pas remplacé. Ils sont liés à Jérusalem. Seuls Pierre et Jean porteront la Parole à l'extérieur, mais, en Palestine, c'est Paul qui va réaliser la mission confiée aux apôtres d'être témoins jusqu'aux extrémités de la terre (Ac 1,8). Les Eglises nouvelles ne sont pas abandonnées par leur fondateur mais elles sont consolidées par leur encouragement. La mise en place d'un leadership local les a responsabilisées et autonomisées avec la conviction que Dieu oeuvrait avec eux.

Après l'assemblée de Jérusalem en 49 ap JC, c'est Jacques, avec les presbytres, qui dirige la communauté chrétienne de Jérusalem. Cette nomination d' « anciens » reproduit la structure des synagogues : les presbytres sont les responsables des églises locales.

A Milet, Paul nous offre la seule présentation un peu précise des « *presbuteroï* » qui vont donner le mot de « prêtre ». Voici ce qu'il dit dans son discours aux pasteurs : « Prenez soin de vous-même et de tout le troupeau dont l'Esprit-Saint vous a établi gardien (en grec « *episkopoï* »), laissez l'Eglise de Dieu » (Ac 20,28). Les « *épiskopoï* », futurs évêques, sont donc des pasteurs et les gardiens de la saine doctrine. Citons enfin les titres de « prophète » et de « docteur », qui assurent aussi la proclamation de la Parole et l'enseignement. Ainsi, le prophète Agabus prédit une grande famine à Antioche (Ac 11,28) et annonce l'emprisonnement de Paul (Ac 21,10-14). Luc nous apprend aussi que Philippe avait quatre filles vierges qui prophétisaient. A Antioche, Jude et Silas sont qualifiés également de prophètes (Ac 15,32).

LA COMMUNAUTÉ FRATERNELLE

Cette pauvreté des titres ministériels montre que pour Luc, au premier siècle, l'important est la mission et non pas les ministères mêmes. Les ministres exercent une autorité solidaire, non solitaire, et cette solidarité s'exprime dans un devoir d'assistance, expression de la communion fraternelle, la Koïnonia.

Qu'était cette Koïnonia ? « Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun » (Ac 2,44) - « La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme et mettait tout en commun » (Ac 4,32).

La vie communautaire chrétienne n'est donc pas qu'une bonne fraternité humaine : elle est d'abord une réalité d'ordre spirituel, l'union dans le Seigneur qui se traduit dans toutes les dimensions de la vie humaine. « Nul parmi eux n'était indigent » (Ac 4,34). La mise en commun des biens vise à faire vivre un idéal d'amour fraternel et de justice, afin que chacun ait tout ce dont il a besoin pour vivre et grandir. Le partage des biens se vivait aussi entre les communautés : ainsi Antioche envoie de l'aide à la Judée victime d'une famine (Ac 11,27-30), Barnabé dépose ses biens au pied des apôtres (Ac 4,36). Mais Ananie et Saphire, en retenant une partie du prix du terrain, mentent à l'Esprit Saint et leur faute est qualifiée du péché originel de l'Eglise. Cette Koinonia est donc à construire constamment.

LES PREMIERS CONFLITS

Luc évoque sans fard les conflits majeurs des premières communautés.

La diaconie

Ainsi, dans la toute première communauté de Jérusalem, un conflit a surgi très tôt : les chrétiens hellénistes récriminèrent contre les judéo-chrétiens parce que leurs veuves étaient oubliées dans le service quotidien (Ac 6,1). Que fait-on pour résoudre ce problème ? On réunit toute la communauté et on cherche ensemble la solution. Les Douze, qui reconnaissent ne pas pouvoir tout faire, commencent à partager les responsabilités, et un nouveau ministère est créé, une diaconie, qui est à l'origine du diaconat (Ac 6,2). Ce service de table se détache du service apostolique de la prière et de la Parole même si Étienne et Philippe choisis pour ce service porteront la Parole hors de Jérusalem, jusqu'au païens, ce qui prouve l'adaptabilité devant des situations inédites.

Paul et Barnabé

Des incompatibilités de caractère éclatent dans la première équipe des missionnaires Barnabé et Paul. Lors d'une deuxième mission, ils se disputent à propos de Jean-Marc qui les avait lâchés précédemment (L'histoire ne dit pas si, pour Jean-Marc, l'obstacle était la traversée du Taurus qui, à l'époque, était pleine de brigands et de bêtes féroces, ou si c'était le caractère peu commode de Paul qui en avait été l'origine). Barnabé veut l'emmener avec eux mais Paul n'est pas de cet avis (Ac 15,39-40). Leur désaccord s'aggrava tellement qu'ils partirent chacun de leur côté : Barnabé prit Marc avec lui tandis que Paul s'adjoignait Silas. Conclusion : il y aura deux équipes missionnaires pour le bien de la mission.

I L'OUVERTURE AUX PAÏENS

L'observance de la Loi

Mais le grand conflit qui a secoué l'Eglise pendant longtemps, a surgi à la suite de nouvelles missions que Paul et Barnabé avaient ouvertes au monde païen.

Certains Judéo-chrétiens insistaient pour que les païens convertis adoptent les lois et les coutumes juives (même la circoncision) qu'eux-mêmes avaient conservées de leur judaïsme. Un conflit en résultat et des discussions assez graves opposèrent Paul et Barnabé à ces gens. Ce fut l'occasion de réunir à Jérusalem une grande assemblée de tous ceux qui étaient concernés, dite « Concile de Jérusalem » en 49 ap JC. L'Eglise de Jérusalem était donc confrontée à un problème concret à implication théologique : faut-il ou



non obliger les païens à la circoncision et à l'observance de la Loi ? Certains judéo-chrétiens posaient ainsi le problème : « si vous ne vous faites pas circoncire, vous ne pouvez pas être sauvés » (Ac 15,1).

La conversion de Corneille

Pierre dut auparavant affronter le même problème à Césarée. Il avait fait le pas décisif en inaugurant officiellement l'entrée dans l'Eglise des non-juifs, événement d'une grande importance, puisque raconté longuement une première fois (Ac 10,1-48) puis rapporté à deux autres reprises (Ac 11,1-18 et Ac 15,7-11). A la suite d'une vision à Joppée, Pierre comprend que désormais la distinction entre les animaux purs et impurs est périmée et que tous les êtres humains sont purs aux yeux de Dieu, et il baptisera la maisonnée du centurion romain Corneille.

De cette épisode de la double conversion de Pierre l'évangélisateur et de Corneille l'évangélisé, telle que Paul la racontera à la communauté de Jérusalem, celle-ci en tirera la conclusion : « Voilà que Dieu a donné aux nations païennes la conversion qui mène à la vie » (Ac 11,18). Ce n'est donc pas le résultat d'une stratégie missionnaire mais l'œuvre de Dieu qui, pour se faire entendre, n'a pas hésité à forcer la main des siens : « Tue et mange » avait dit le Seigneur à Pierre.

De nouvelles communautés

Pierre est donc celui qui a inauguré officiellement la mission auprès des païens, mais les Actes nous racontent aussi la conversion individuelle de l'eunuque éthiopien de la reine Candace par Philippe, qui se réfugie en Samarie après la lapidation d'Étienne pour blasphème.

A Antioche de Syrie, où le nom de « chrétien » apparaît pour la première fois en l'an 40 ap JC, sous l'impulsion de Paul et Barnabé, une communauté chrétienne se forme, vivante, de juifs et de païens convertis. Des païens, ils n'exigeaient pas la circoncision, ni l'observation de la loi mosaïque, mais des judéo-chrétiens, des pharisiens stricts, viennent semer le trouble en disant que la circoncision est nécessaire pour tous. Le danger de cette attitude, c'est précisément de vouloir solidariser le christianisme avec le destin temporel d'Israël, et dans l'immédiat d'aboutir à la séparation des deux communautés.

L'assemblée de Jérusalem

Un conflit éclate, et, pour y voir clair, l'Eglise d'Antioche convient d'envoyer Paul et Barnabé pour discuter de la question avec les apôtres et les anciens (Ac 15,1-29). A Jérusalem, les débats sont animés entre Pierre le converti de Césarée qui comprenait de l'intérieur l'attachement des judéo-chrétiens à la Loi juive, Paul l'apôtre des païens et Jacques pour qui la Loi reste le chemin pour aller au Christ. Finalement, l'assemblée de Jérusalem proclame que seul le Christ est sauveur et décide de ne pas imposer la Loi juive aux païens qui se convertissent, avec quelques concessions cependant, pour favoriser les rapports avec les frères d'origine juive : s'abstenir des idolotites, c'est-à-dire des viandes consacrées aux idoles, des viandes étouffées, du sang (puisque le sang c'est la vie et la vie vient de Dieu) et s'abstenir de la porneia, c'est-à-dire des unions illégitimes.

LE COMPROMIS À L'ÉPREUVE DE LA RÉALITÉ

Le partage des repas

Luc donc montre comment une solution conciliante a mûri dans l'Eglise. Cependant, l'incident à Antioche raconté par Paul dans l'épître aux Galates démontre l'âpreté des conflits concernant la commensalité avec le respect des lois de pureté conformément au Lévitique « Ne vous rendez donc pas impurs avec toutes ces bestioles qui rampent sur la terre ».

Depuis l'assemblée de Jérusalem, Pierre mange avec les Gentils mais, aux dires de Paul, « lorsqu'arriveront des envoyés de Jacques, il se mit à se dérober et se tint à l'écart, entraînant d'autres et Barnabé » (Ga 2,12). La critique est cinglante et publique : « Voyant qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Kephias devant tout le monde ' Si toi qui es juif, tu vis à la manière des païens et non à la juive, comment peux-tu contraindre les païens à se comporter en juif ? ' ». L'histoire s'arrête là : Paul quitte Antioche.



Qu'en conclure ? Peut-être que par souci pastoral (dans le meilleur des cas), Pierre fait ces concessions aux judéo-chrétiens. En tout cas, si Paul a sauvegardé la vérité de l'Évangile pour tous, Pierre a évité la rupture, a assuré l'unité et Jacques a dû faire bien des compromis.

Les pratiques juives

Paul néanmoins a toujours le souci de rester en liaison avec Jérusalem, mais des mauvaises langues prétendent maintenant qu'il préconiseraient aux juifs qui vivent en pays païen d'abandonner les coutumes juives. Paul, qui refuse qu'on veuille judaïser les chrétiens issus du paganisme, se voit reprocher de paganiser les judéos-chrétiens.

Rumeur infondée, puisque Paul n'a jamais cessé de fréquenter les synagogues et d'observer les temps festifs du judaïsme (à Philippe, il va célébrer la Pâque chez Lydie). Il fait circoncire Timothée parce qu'il est de mère juive, et que la religion se transmet par la mère (Ac 16,1), et à Cencrées, il a mis fin à un voeu de nazireat (Ac 18,18).

Qu'est-ce que le nazireat ? Cela vient de « nazir » qui veut dire « séparé ». Le nazir faisait un voeu, soit temporaire de 30 jours, soit à vie, soit renouvelable qui dure autant qu'on veut. Que comporte ce voeu ? Il faut s'abstenir de vin, ne pas faire passer le rasoir sur sa tête, ne pas s'approcher de cadavres (cela rend impur), moyennant quoi on sera saint pour le Seigneur. Ce nazireat est un voeu très ancien, puisque Samson a été nazir, Samuel a été nazir, Jean-Baptiste aussi. C'était quand même quelque chose d'assez courant. Quand on arrêtait le naziréat, il fallait aller au Temple offrir des sacrifices.

Jacques et les anciens vont proposer à Paul de s'associer aux rituels de purification de quatre nazirs et de prendre à sa charge les frais occasionnés par le sacrifice dans le Temple, et comme cela, ajoute Jacques, « tout le monde saura qu'il n'y a rien de vrai dans les bruits qui courent sur toi. » (Ac 21,24). Ainsi fait Paul.

Une semaine plus tard, dans le Temple, Paul est reconnu par des adversaires. Il aurait souillé le Temple, sacrilège puni de mort, en introduisant des Grecs. Alerté par l'émeute que cela produit, le tribun Lysias arrête Paul et lui sauve la vie. Paul semble bien seul : ici, il n'est nulle part fait mention de la solidarité communautaire. Il est vrai que Paul était resté sourd aux avertissements du prophète Agabus mimant avec une ceinture son futur sort. Paul connaît son avenir : aux anciens d'Ephèse il laisse un testament pastoral...

I L'INCULTURATION

Avec bien des concessions pour résoudre les désaccords, dans la fidélité au Seigneur, « unité dans la diversité et diversité dans l'unité », voilà ce qui définit la Koinonia des communautés chrétiennes des Actes.

Une situation qui évolue

On vient de voir que le problème de l'inculturation de l'Évangile et de la foi chrétienne s'est posé avec acuité dans l'Eglise primitive qui, très tôt, a eu à passer du monde juif, son lieu de naissance, à un monde païen de culture hellénistique. Les juifs convertis au christianisme, hormis le partage de table avec les païens, ont gardé leurs traditions. C'est pourquoi, au début du premier siècle, le christianisme était perçu par les autorités civiles comme un courant parmi d'autres du judaïsme.

Tout change après la guerre juive de 70 et la destruction du Temple. Le judaïsme se réorganise autour des rabbins pharisiens à Yahnia, près de Tel-Aviv. Les chrétiens vont être exclus des synagogues comme « minim », c'est-à-dire comme hérétiques. Ils sont donc marginalisés, ils ne sont plus « religio licita », tandis que la mission auprès des païens ne cesse de se développer, notamment celle qui se réclame de Paul. On sait que les juifs ne sont pas épargnés dans les évangiles parce que les textes de Luc, de Matthieu et de Jean sont écrits justement après la rupture avec la synagogue, donc avec les juifs.

L'Eglise primitive a vécu un difficile pluralisme mais le génie des disciples évangélisateurs a été d'adapter leur démarche à partir et à l'intérieur de réalités socioculturelles qui sont chargées de sens pour ceux auxquels elle s'adresse.



Auprès des juifs

Paul, lorsqu'il s'adresse à des juifs de la synagogue d'Antioche de Pisidie, commence par un résumé de l'histoire d'Israël. Les procédés d'argumentation utilisés dans le discours targumique et midrashique visent à réactualiser l'écriture passée (le récit de l'enfance de Jésus est un midrash de l'histoire de Moïse). Paul a hâte d'en arriver à David, au thème de la promesse messianique (David est l'homme selon le cœur de Dieu qui accomplira toutes ses volontés - Ac 13,22). Et Paul aussitôt embraye : « et comme il avait promis, Dieu a fait sortir de sa descendance un sauveur pour Israël » (Ac 13,23) ; c'est Jésus ressuscité d'entre les morts qui n'a pas connu la corruption comme David (Ac 13,36). « Par Jésus, continue Paul, tout homme qui croit devient juste alors que par la Loi de Moïse, vous ne pouvez pas être délivrés de vos péchés et devenir justes » (Ac 13,38-39). Le demi-échec de l'évangélisation d'Antioche va orienter Paul et Barnabé vers les païens.

En Asie Mineure

A Lystres, après la guérison d'un infirme (Ac 14,8-10), la population prend Barnabé pour Zeus et Paul pour Hermès, porte-parole de Zeus. Que fait la population ? Elle prépare un sacrifice en leur honneur, comme on fait toujours pour les dieux. Evidemment, on peut supposer que les gens de Lystre connaissaient la légende de Philémon et de Baucis, dans les métamorphoses d'Ovide, qui furent les seuls à accueillir les dieux, lesquels, furieux, avaient englouti leur village sous les eaux. Pareille mésaventure pouvait arriver et devait être évitée. Ici, c'est le Dieu créateur et providence qui est annoncé. Paul part du vécu religieux. Il n'annonce pas un autre Dieu que celui qui est déjà bien présent à leur vie : se détourner des faux-dieux donc, et se convertir au Dieu vivant, créateur et bienveillant envers les hommes.

Auprès des grecs

A Athènes, lieu emblématique de la culture grecque, se déploie la parole de Paul, d'abord à la synagogue, puis à l'agora. Son message concerne Jésus et la résurrection (« anastasis »), ce qui prête à confusion : on pense à Anastasie, parèdre de Jésus. Voilà ce que comprennent les stoïciens philosophes et les épiciuriens qui étaient assez nombreux à Athènes. A l'aréopage, Paul valorise la quête religieuse grecque en révélant l'identité de ce dieu inconnu à qui les athéniens ont dédié un autel pour ne pas prendre le risque de subir la colère des divinités oubliées. Le Dieu créateur n'est pas localisable. Il n'a pas besoin ni du Temple, ni du culte des humains car il est à l'origine de la vie et les humains peuvent le découvrir puisqu'il est proche. Paul emprunte au philosophe Epiménide, pour qui nous avons en Dieu la vie, le mouvement et l'être. Il cite le poète Aratos parlant de Zeus : « car nous sommes de sa race ». Plus loin, il affirmera que Dieu ne peut être capté dans l'or ou l'argent, reproduit l'interdit juif de l'image divine, mais rejoint aussi le stoïcisme pour qui Dieu échappe à toutes les représentations humaines. « Dieu est près de toi, il est avec toi, il est en toi » écrit Sénèque à Lucius. Serait-ce une pierre d'attente pour la Trinité ?

Le temps de l'ignorance est passé et la nécessaire conversion à ce Dieu est situé sous l'horizon du jugement dernier, présidé par celui dont l'orateur laisse deviner le nom, le Ressuscité d'entre les morts. Mais la résurrection est un concept inacceptable pour la pensée grecque qui voit le corps humain comme une prison de l'esprit. D'où le sarcasme final : « nous t'entendrons là-dessus une autre fois ».

Dans les Actes, qu'il s'agisse du judaïsme ou du monde religieux grec, le point de rupture est invariablement la Résurrection de Jésus. Dès lors, Paul ne prêchera plus que la folie de la croix.

Ce n'est quand même qu'un demi-échec puisque Damaris et Denis l'aéropagite deviennent croyants. Leurs noms cités laissent présager que c'étaient des personnages qui comptaient dans la ville d'Athènes.

Paul se justifie

Enfin, dans les récits de la vocation de Paul, en particulier dans le deuxième et le troisième que Paul raconte lui-même, il adapte son discours à son public. Dans le premier, au chapitre 22, devant le sanhédrin, Paul rassure ses interlocuteurs juifs en insistant sur sa fidélité à ses racines juives. Annanie qui l'a baptisé est un homme dévot selon la Loi. C'est le « Dieu de nos Pères » qui a appelé Paul et sa mission auprès des pauvres lui a été confiée lors d'une prière dans le Temple.



Dans le troisième récit, au chapitre 26, en face du roi Agrippa, Paul fait un effort conséquent d'inculturation auprès d'un auditoire hellénistique de haut niveau culturel. La langue est sophistiquée et la dernière variante de l'expérience de Damas s'inspire des vocations philosophiques et religieuses de la culture gréco-romaine, avec l'insistance sur la liberté de parole, toujours la « *parrēsia* » qui est l'apanage des témoins de Jésus. A l'apostrophe brutale du gouverneur Festus « tu délires » adressée à Paul, ce dernier répond que l'évènement de Damas ne l'a pas jeté dans le délire mais lui a permis d'atteindre l'idéal de la sagesse grecque. Finalement, son innocence est une nouvelle fois reconnue. Paul fait appel à l'empereur en tant que citoyen romain. Il sera envoyé à Rome où, selon toute probabilité, il sera exécuté entre 60 et 67 ap JC.

L'ARRIVÉE JUSQU'À ROME

On sait que Paul s'était senti à la fin abandonné par les siens, et que pour Luc, qui répugne toujours à faire état des dissensions de sa communauté (Luc l'évangéliste est quelqu'un qui édulcore toujours les événements), il aurait été indécent de composer à la fin un récit magnifié de la mort de Paul, puisque la mort de Paul n'est pas racontée. Pour Luc, l'essentiel a été dit : la Parole de Dieu a atteint Rome, c'est-à-dire les confins du monde habité (qui s'arrête à l'époque à l'Océan Atlantique). Cette parole est donc devenue universelle. Encore une fois, l'essentiel a été dit : Luc a dû penser que ce n'était pas la peine d'ajouter quoi que ce soit.

CONCLUSION

On peut dire que les Actes des apôtres ont su répondre aux défis de leur temps. Deux millénaires après, au-delà des contingences historiques, notre Eglise en Occident est en situation de mission et le besoin de faire communauté est partout ressenti. La priorité est de faire retrouver le sens de la transcendance, d'un Dieu fondement radical de l'être et de la vie, de démontrer que la foi nourrie de l'Evangile change tout. Elle épanouit humainement, elle porte témoignage avec l'aide de l'Esprit et du Christ vivant pour ouvrir des chemins nouveaux, pour vivre aujourd'hui la difficile unité dans la diversité.



LA VIE DE PAROISSE, RICHE ET DÉLICATE ?

Marie-Pierre Cournot

– Texte rédigé sur la base de la présentation orale –

Je vais vous parler de la vie de ma communauté, de ma paroisse. Je suis pasteur de l'Eglise protestante unie de France. Je suis une "jeune pasteur" puisque je suis pasteur depuis seulement six ans. Avant, j'ai exercé le très beau métier de médecin pendant presque vingt ans. Je suis mariée depuis presque 30 ans et j'ai trois enfants. Pour passer du métier de médecin à pasteur, j'ai dû reprendre des études : j'ai fait cinq ans de théologie. Je suis une pasteur assez généraliste mais j'ai tout de même une petite sensibilité particulière pour l'Ancien Testament. J'enseigne l'hébreu biblique à l'institut protestant de théologie de Paris.

I L'EGLISE PROTESTANTE UNIE DE FRANCE

Histoire

L'Eglise protestante unie de France est actuellement la plus grosse Eglise protestante de France, mais cela ne va probablement pas durer !

L'appellation « Église protestante unie de France » existe depuis 2012, quand se sont réunies l'Eglise réformée de France et l'Eglise luthérienne de France, deux courants historiques du protestantisme, datant de la Réforme du 16^e siècle en Europe. Ces deux courants ont été longtemps majoritaires dans le protestantisme français.

Pour l'exprimer de manière un peu schématique, après la Révolution française, un Concordat a été mis en place au tout début du 19^e siècle pour réglementer les religions qui avaient le droit d'exercer en France. Ce Concordat n'autorisait, en ce qui concerne le protestantisme, que deux confessions, les Réformés et les Luthériens.

Il a fallu attendre la loi de la séparation des Eglises et de l'Etat en 1905 pour que d'autres Eglises protestantes puissent se développer. En France, cela s'est fait très progressivement tout au long du 20^e siècle. Maintenant on a beaucoup d'Eglises protestantes différentes en France comme dans le monde (par exemple, les Pentecôtistes, et les Baptistes, ou l'Armée du Salut).

Organisation

Je vais vous dire quelques mots de l'organisation de l'Eglise protestante unie de France parce que l'organisation et les modes de gouvernance qui sont mis en place par une communauté, qu'elle soit religieuse ou non, définissent la communauté et en structurent son quotidien. Le mode de gouvernance choisi dit beaucoup de choses sur la façon dont la communauté se voit et dont elle a envie de fonctionner. L'Eglise unie protestante, c'est 400 paroisses en France et à peu près autant de pasteurs.

Le chef de l'Eglise protestante unie de France, c'est le Christ. Il est le seul chef de l'Eglise et son autorité n'est déléguée à personne. Il n'y a aucun être humain qui représente le Christ sur terre. Mais, comme nous sommes tous des êtres humains, il faut une organisation et un gouvernement.

L'Eglise protestante unie est gouvernée selon ce qu'on appelle le système presbytero-synodal. Cela veut dire qu'il y a deux pôles : un pôle presbytéral et un pôle synodal. L'autorité est assurée par des assemblées et des conseils qui sont élus pour faire vivre cette autorité du Christ. Il n'y a jamais une personne qui a une autorité particulière. Le principe, c'est qu'il y a en permanence un va-et-vient entre l'échelon local (les 400 paroisses) et l'échelon national. Ce va-et-vient permet que des réflexions soient faites et que des décisions soient prises.

A l'échelon national, l'instance supérieure, c'est le synode national. Il comprend à peu près 150 membres, moitié pasteurs, moitié laïcs (ces derniers doivent être majoritaires), élus parmi les représentants des 400 paroisses. Il se réunit une fois dans l'année pendant 3 jours, à l'Ascension.



Tous les quatre ans, le synode national élit un conseil national dans lequel il n'y a que 20 personnes, avec toujours autant de laïcs que de pasteurs. Ce conseil est chargé de mettre en œuvre les décisions du synode national et de prendre les décisions courantes entre deux sessions. Il est aussi chargé de mettre tout en place pour que, quand le synode se réunit, il puisse entendre ce que les 400 paroisses ont à dire sur les sujets qui sont à l'ordre du jour. Entre deux réunions du synode national, il y a des tas d'aller-retours entre le niveau national et les paroisses. Cela peut paraître un peu compliqué, et ça l'est ! Parfois, on met un peu de temps à prendre des décisions... mais honnêtement on y arrive.

Dans le conseil national, il y a 20 membres : plus de laïcs que de pasteurs, des hommes et des femmes (au moins autant de femmes), des Réformés et des Luthériens. Tout le monde est bénévole, sauf une seule personne, le président ou la présidente du conseil. A l'heure actuelle, c'est une présidente, Emmanuelle SEYBOLDT. Il est important de préciser que le président ou la présidente ne préside que le conseil national, et pas le synode national, et pas non plus l'Eglise protestante unie de France puisqu'il n'existe pas une telle présidence. Sa voix compte autant que celle des autres, pas plus.

MA PAROISSE

Cette présentation vous donne le cadre dans lequel fonctionne et s'inscrit la paroisse dont je vais vous parler. J'ai la très grande chance d'être pasteure dans une paroisse parisienne, la paroisse de Montparnasse Plaisance. C'est à Paris, pas dans le centre, pas dans les quartiers huppés de Paris. C'est un quartier un peu populaire, le 14e arrondissement, un quartier assez mélangé, autant pour le statut socio-économique que pour le pays d'origine et les religions.

C'est une paroisse de taille moyenne, dont la caractéristique est d'être ouverte, accueillante et même inclusive. Cela veut dire que l'on accueille les gens comme ils sont. Vous me direz que tout le monde fait cela, tout le monde est ravi d'avoir des gens qui viennent dans les paroisses et c'est rare de ne pas accueillir tout le monde. Je vous parle ici d'une paroisse qui accueille les gens comme ils sont, sans vouloir les changer, sans leur dire comment ils doivent être, sans leur dire comment ils doivent croire, sans leur dire « voilà le modèle et c'est vers cela qu'il faut tendre ». L'idée, c'est plutôt d'accompagner les gens sur le chemin où ils sont : c'est un chemin personnel et individuel que chacun se construit avec Dieu.

Le résultat c'est une paroisse vivante, joyeuse, en pleine expansion. Elle est très hétérogène d'abord par sa constitution. Nous avons quelques descendants de grandes familles protestantes, dont certains qui se targuent d'avoir des ancêtres qui sont morts aux galères lors des guerres de religion. Heureusement on n'en a pas beaucoup : je ne pense pas que cela soit très positif de s'ancrer comme cela dans des guerres du passé car je suis complètement tournée vers le présent et l'avenir. On a aussi des paroissiens qui sont issus de lignées de pères et de grands-pères pasteurs mais la grosse majorité de nos paroissiens n'ont pas grandi dans une famille protestante. Une majorité importante de nos paroissiens sont d'une façon ou d'une autre d'origine catholique. Il y a en a bien sûr qui ont grandi dans une famille sans religion ou parfois athée. C'est particulièrement vrai pour toutes les nouvelles personnes que nous accueillons et qui viennent d'horizons très divers.

Une grosse partie d'entre elles viennent du catholicisme. Parfois ce catholicisme n'est pas du tout marqué chez eux : ils ont été baptisés quand ils étaient petits et tout s'est arrêté là et ils n'ont pas particulièrement eu d'éducation religieuse. D'autres ont grandi, sont devenus adultes et ont été tout ce temps-là aidés et guidés par le catholicisme. D'ailleurs, beaucoup arrivent à la paroisse en me disant « Madame la pasteure, je ne suis pas protestant. Est-ce que j'ai le droit de venir ? Est-ce que j'ai le droit de participer à vos offices ? Est-ce que j'ai le droit de participer à la communion ? » C'est une question que j'entends très souvent. La réponse est « Oui, tout le monde a le droit », et d'ailleurs je le dis chaque dimanche au culte (c'est le nom que nous donnons à nos offices). Chaque dimanche, je dis « Si vous avez envie de rencontrer le Christ, alors c'est sa volonté que vous le rencontriez ». Ce n'est ni à moi, ni à aucun autre être humain de décider quel est le critère ou le bagage qu'il faut avoir pour pouvoir rencontrer le Christ.





APPROFONDIR LA FOI

Alors comme nous avons tous ces gens qui ne sont pas nés dans le protestantisme, nous organisons plusieurs fois par an des cycles que nous avons appelés « protestantisme niveau débutant ». Cela fait sourire parfois, mais je trouve important de rappeler que nous sommes tous débutants, certains peut-être plus que d'autres. Nous avons tous quelque chose à apprendre, quelque chose à partager pour avancer ensemble. Ces cycles sont quand même plutôt faits pour les personnes nouvelles qui arrivent dans la paroisse. Nous faisons entre 6 et 10 séances, nous revisitons les grands thèmes de la foi. Par exemple, nous faisons une soirée sur la Bible, une sur Dieu, une autre sur Jésus, la mort, la résurrection... Après, nous nous adaptons aux demandes des personnes. Il y a souvent des demandes sur le pardon.

Nous présentons les différentes façons qu'a le protestantisme de réfléchir à ces différents thèmes et nous affirmons aussi quelle est la théologie de la paroisse. L'Eglise protestante unie de France a, au niveau national, une théologie qui est assez claire, même si, comme pour toutes les Eglises, à l'intérieur de cette théologie et de ces dogmes, il y a une marge de manœuvre qui est assez grande.

Dans toutes les Eglises, protestante, catholique ou autre, il y a des courants. Toutes les paroisses ne pensent pas pareil que la voisine et ne le manifestent pas dans leur rituel de la même façon. C'est peut-être une des richesses de l'Eglise. On peut penser que c'est plus fort dans le protestantisme, mais je n'en suis pas sûre. En tout cas, c'est plus officiel peut-être dans le protestantisme.

Pour autant, il ne faut pas du tout imaginer qu'il y ait du champ dans les dogmes et dans ce à quoi on croit. J'ai personnellement une théologie très affirmée et sur laquelle je ne fais pas beaucoup de concessions. Pour les personnes de ma paroisse, ce n'est pas très compliqué de la connaître : je prêche tous les dimanches et j'anime plusieurs groupes « protestantisme pour les débutants » où ma théologie apparaît très clairement. Il ne faut pas croire que tout est possible ou en tout cas que l'on serait heureux de se conformer à tout.

Moi je sais très bien ce à quoi je crois. Pour autant, je ne pense pas que je détienne la vérité, même si je détiens la vérité pour moi, mais pas forcément pour les autres. La paroisse propose des outils à celles et ceux qui le désirent pour découvrir leur propre foi et pour l'approfondir.

Un des éléments très important pour le protestantisme, c'est que la foi est quelque chose d'individuel, personnel et presque intime. C'est une histoire entre soi-même et Dieu, qui, pourrait-on dire, ne concerne personne d'autre, et en tout cas il n'y a personne d'autre qui puisse vous dire à quoi doit ressembler votre foi.

PLACE DE LA BIBLE

Ces outils, que l'on propose pour aider chacun à cheminer, sont beaucoup autour de la découverte et de l'étude de la Bible. Dans le protestantisme, c'est quelque chose d'essentiel. Nous considérons que la Bible est l'endroit où la Parole de Dieu nous est adressée, où elle nous est transmise par des générations et des générations de personnes qui l'ont écoute, répétée, mise par écrit, recopiée, regroupée. Ils ont assemblé des textes très différents, d'origines différentes.

Cette construction ne s'est pas faite en un seul jour, mais plutôt sur dix siècles. Notre connaissance de la Bible ne se fera pas non plus en un jour. J'espère qu'il nous faudra moins de dix siècles chacun mais c'est quand même tout un chemin ! Comme pour la plupart des voyages, on s'enrichit si on a des compagnons de route avec qui on peut partager, on peut discuter. C'est important parce que ces textes bibliques sont quand même très hétérogènes, ce qui explique en particulier toute la complexité de la Bible et le fait que son abord puisse sembler un peu ardu. Lorsque l'on ouvre une Bible au hasard et que l'on commence à lire, on ne comprend pas très bien ce qui est écrit.

Tout de même, c'est à travers ces textes que Dieu s'adresse à nous. Je suis persuadée qu'un des principaux rôles d'une paroisse, c'est de permettre à chacun et à chacune de se mettre en lien directement avec cette Parole qui nous est transmise dans la Bible. Cela veut dire la lire ensemble, partager la façon originale que chacun et chacune ont d'entendre cette Parole qui va résonner pour eux. Mais cela veut

dire aussi aller le plus possible vers ce que ceux qui l'ont écrite voulaient dire, ce qui n'est pas facile. Si l'on écrivait aujourd'hui, en juin 2024, la même chose que ce que les gens qui ont écrit la Bible ont voulu dire, on ne l'écrirait pas du tout pareil ! On n'utilisera pas du tout les mêmes images, ni le même langage ; on ne ferait pas appel aux mêmes catégories de raisonnement ou de pensée. Si l'on veut respecter la Bible, si l'on veut lui rendre tout son honneur et tout son sens, il faut se mettre au niveau des personnes qui l'ont écrite et du public pour lequel elles l'écrivaient. Il faut la remettre dans son contexte d'écriture pour lui redonner tout son sens. Si on la sort de son contexte, on la trahit. Même aujourd'hui, si on change une phrase, ou un mot que quelqu'un a dit en le sortant de son contexte, on trahit sa parole.

UNE COMMUNAUTÉ DIVERSE

Je vous ai parlé de cette communauté qui a des origines très différentes, qu'on accompagne sur son chemin de foi. Je vous ai donné deux exemples : le groupe « protestantisme niveau débutant » et toutes les activités qui sont en lien avec les découvertes de la Bible (études bibliques, partage biblique, la prédication du dimanche). La prédication est centrale dans le culte : ce qui fait un culte, c'est la prédication et non la communion.

Au final, cette communauté est assez soudée et je suis très heureuse de la voir grandir, joyeuse et prête à s'investir dans son fonctionnement. Cette hétérogénéité en fait toute sa richesse. Ce qui me paraît important, c'est que cette communauté soit à l'image de l'humanité, et en particulier à l'image du quartier où elle est implantée. Par exemple dans les mêmes proportions que les habitants du quartier en terme de couleurs de peau, de personnes porteuses de handicap, en terme d'origines, de niveau socio-économique. Une communauté réussie est une communauté qui ne trie pas les gens à l'entrée, qui est le reflet de l'endroit où elle est implantée.

A ce sujet, je mentionne une petite erreur qui s'est glissée dans le flyer de présentation de mon intervention : il y est écrit « une communauté paroissiale rassemble des personnes animées par une foi commune et des idéaux très différents ». J'avais souhaité le texte suivant : « une communauté paroissiale rassemble des personnes animées par une foi et des idéaux très différents ». Je crois en effet que c'est une illusion terrible de penser que les membres d'une communauté paroissiale ont une foi commune. J'irai même jusqu'à dire qu'il y a quelque chose d'une volonté de toute-puissance à penser que l'on pourrait être en mesure d'influer sur ce que les gens croient. Penser que les gens vont croire ce qu'on leur dit de croire, c'est flirter avec la volonté de toute-puissance, et je ne suis pas loin aussi de penser que c'est flirter avec l'idolatrie. Vous allez me dire : « Mais enfin, dans une communauté chrétienne, on croit tous en Dieu et, pour faire simple, on croit tous en la résurrection du Christ ». Vous avez probablement raison, encore que, si on demandait à chaque personne de toute communauté chrétienne, quelle qu'elle soit, à condition bien sûr que la réponse soit totalement anonyme, ce qu'elle croit, je sais qu'on aurait des surprises. Et si on demandait aux gens d'expliquer ce qu'ils veulent dire quand ils disent « je crois en Dieu » ou « je crois à la résurrection du Christ », c'est sûr qu'il n'y aurait pas deux réponses pareilles et c'est tant mieux ! Si ces réponses étaient pareilles, elles ne seraient que le reflet d'une doctrine apprise par cœur, et répétée, et elles ne seraient pas le sentiment profond et personnel de ce en quoi on croit.

Je tiens tout de suite à dire que je trouve très bien les doctrines et ce qu'on apprend par cœur. N'imaginez pas que j'en ai un avis péjoratif. Réciter ensemble le Notre Père ou le Credo, dans un élan commun, je trouve que c'est un des moments les plus merveilleux du culte et que cela participe vraiment de l'édification de la communauté. Pour autant, il est certain qu'on ne met pas tous le même sens derrière ces mots, même si on les a répétés et répétés depuis des siècles. Je vais même dire d'autant plus que ce sont des mots ancestraux qui n'ont plus aujourd'hui le sens qu'ils avaient autrefois, mais qui prennent un autre sens, qui est, à mes yeux, encore plus important : c'est que tout le monde se rassemble et fait corps en les récitant ensemble. Pour ceux d'entre nous, comme moi, qui les ont appris petite, cela leur donne un autre sens encore plus grand, un sens de racine, de transmission, de tradition. Une protestante peut même parler de tradition !



LA GRÂCE

La foi nous réunit mais je ne crois pas que ce soit une foi commune. C'est le principe de base à accepter : nous sommes tous et toutes différents et différentes, y compris dans notre rapport à Dieu. Ce qui nous réunit et qui fait que nous pouvons faire communauté ensemble, et une belle communauté, ce n'est pas ce à quoi nous croyons mais l'amour que Dieu a pour nous. Ce n'est pas ce qui vient de nous, mais ce que nous recevons.

Dans le protestantisme, cet amour de Dieu que nous recevons, nous avons l'habitude de l'appeler la grâce de Dieu. Un grand théologien protestant du 20^e siècle a beaucoup réfléchi à cette idée de communauté chrétienne : il s'agit de l'allemand Dietrich Bonhoeffer, assassiné par les nazis en 1945 parce qu'il avait participé à un complot pour assassiner Hitler. Dans son livre « De la vie communautaire », il parle beaucoup de la communauté chrétienne, en évoquant les quelques années qu'il a passées juste avant la guerre dans une sorte de séminaire avec d'autres étudiants futurs pasteurs. Dietrich Bonhoeffer rappelle que « Le chrétien vit d'une Parole qui lui est adressée de l'extérieur par Dieu lui-même ». C'est un des fondements du protestantisme : ce qui nous fait croyant, c'est ce que l'on reçoit de Dieu. La communauté chrétienne également vit, se nourrit et ne naît que par cette parole extérieure qu'elle reçoit de Dieu. Cette Parole a un autre effet : elle nous oblige à nous décentrer, à nous tourner vers l'extérieur, à ne plus « regarder notre nombril », à nous tourner toujours vers cette source, cette origine de cette grâce qui nous justifie et aussi, dans ce même mouvement, à nous tourner vers les autres.

Il y a cette Parole justifiante qui nous fait chrétien, que nous recevons ; elle nous est donnée, nous n'en sommes pas propriétaires et la seule chose que nous pouvons en faire, c'est de la faire fructifier et de la partager autour de nous. La volonté de Dieu, c'est certainement d'avancer sur ce chemin pour nous apprêter cette Parole de Dieu, dans la mesure où nous le pouvons, et ensuite d'en devenir le témoin pour nos frères et sœurs, dans la communauté que Dieu a mis près de nous sans que nous y soyons pour rien (ce n'est pas nous qui choisissons les frères et les sœurs de la communauté, c'est Dieu qui nous les donne, un peu comme dans une famille). Nous pouvons faire tout cela à travers une parole humaine que nous partageons avec notre frère, notre sœur. Cette Parole de Dieu que nous recevons, nous pouvons la transformer autour de nous en parole humaine pour en être témoin.

UNE PLACE POUR CHACUN

C'est un sacré challenge, me direz-vous, d'accueillir des personnes si différentes et même pas capables de croire à la même chose ! Ce serait tellement plus simple si tout le monde se mettait d'accord sur tout... mais ce n'est pas possible. En fait, il n'y a pas grand chose à perdre à ce que chacun vienne comme il est. Tout cela s'inscrit quand même dans une certaine théologie qui est assez claire. D'ailleurs, certaines personnes ne viennent pas dans cette paroisse parce qu'elles ne sont pas d'accord avec cette théologie ou d'autres viennent, s'aperçoivent vite que cela ne leur convient pas et je les adresse à d'autres paroisses dans lesquelles elles se sentiront mieux.

Moi je crois que chacun et chacune, nous avons beaucoup à y gagner à se dire que nous accueillons des personnes qui sont différentes de nous : le fait de voir que les autres qui sont différents de moi, pour telle ou telle raison, ont leur place dans la maison du Seigneur et sont enfants de Dieu au même titre que moi, me rassure. Dans le Royaume de Dieu, je crois que les places ne sont pas comptées : il y en aura pour tous ceux et toutes celles qui voudront se lancer dans l'aventure. Je crois aussi que les places ne sont pas numérotées : nous n'avons pas besoin de nous précipiter pour être au premier rang, on arrive comme on arrive !

Pour moi, c'est une vraie libération de savoir qu'il n'y a pas besoin de rentrer dans un moule particulier pour pouvoir entrer en relation avec Dieu, pour pouvoir avoir une place dans son Royaume. Je dis souvent que, dans le Royaume de Dieu, toutes les places ont la même taille. Nous n'avons pas une place plus grande ou au premier rang en fonction de notre mérite. Dieu est plus grand que toutes les cases que les êtres humains peuvent construire pour se rassurer, parce que nous passons notre temps à construire des cases pour nous rassurer : « until est comme ceci, until est comme cela, until ne peut pas faire cela parce qu'il est comme ceci... ». Dieu est au-dessus de tout cela. Ce message de libération, je crois que c'est le message principal de la Bible et du Nouveau Testament en particulier.



UN ACCUEIL INCONDITIONNEL

Je vous propose trois exemples pratiques de cet accueil inconditionnel que nous pratiquons dans la paroisse.

La communion

Le premier exemple va certainement vous surprendre parce que, pour vous, il est tout à fait habituel. C'est la communion, que nous appelons dans le protestantisme la Sainte Cène, ce moment où nous partageons le pain et le vin, puisque nous communions sous les deux espèces, pour tout le monde. Le deuxième, c'est un culte, que nous avons fait il y a quelques temps, qui était dédié aux personnes victimes d'agressions sexuelles et de viols. Le troisième, c'est l'accueil des personnes LGBT que nous avons particulièrement soigné et développé dans la paroisse.

Classiquement, dans les paroisses de l'Eglise Protestante Unie de France, il n'y a pas de communion tous les dimanches, puisque, comme je vous ai dit, ce qui fait le centre et l'essence même du culte, c'est la prédication. La communion n'est pas accessoire mais seconde.

Dans la plupart des paroisses, il y a communion tous les 15 jours ou parfois tous les mois. Dans ma paroisse, c'est tous les dimanches. C'est très inhabituel même si nous ne sommes pas les seuls. Chez nous, les enfants participent quel que soit leur âge et quel que soit leur parcours dans l'Eglise, et cela aussi est très inhabituel, encore plus que la fréquence.

Dans la plupart des Eglises protestantes, on ne participe à la Sainte Cène que quand on a fait sa première communion. Et sa première communion, on la fait tard, à l'adolescence ou même, dans certaines Eglises protestantes, à l'âge adulte. Dans ma paroisse, tous ceux qui veulent sont invités. Je ne demande ni les cartes d'identité, ni les certificats de baptême, ni aucun certificat de moralité. Nous prenons la communion tous ensemble, en cercle. C'est un moment communautaire très fort où chacun et chacune se sent inclus, où chacun et chacune peut expérimenter qu'il a sa place dans le Royaume de Dieu, où chacun et chacune se sent renouvelé dans sa foi, justifié dans son cheminement. Ce qui est très important, c'est que chacun est, pour tous les autres rassemblés dans ce cercle, témoin de l'amour de Dieu pour lui. Quand je regarde les autres, je vois à travers leurs yeux que Dieu m'aime, moi.

C'est un moment très fort, en particulier pour les enfants, les petits enfants. On nous dit souvent « Si vous laissez les bébés aller et venir, cela va faire du bazar et le bazar ce n'est pas très protestant ; on aime bien que ce soit sobre, que tout se passe bien et qu'il n'y ait pas trop de bruit ». Mais en fait, les enfants sentent parfaitement bien que c'est un moment très important, un moment central, un moment qui compte pour eux et du coup ils sont très sages !

Les victimes d'agressions sexuelles et de viol

Le deuxième exemple, c'est le culte que nous avons fait, il y a maintenant deux ans, dédié aux victimes d'agression sexuelle et de viol. Je ne vous apprends rien en disant que, depuis quelques années, dans les différentes sphères de la société, y compris dans l'Eglise, il devient plus facile de parler des agressions sexuelles et des viols. La situation est très loin d'être parfaite, mais je crois quand même qu'un pas a été franchi.

Ces circonstances de parole plus libre - on était aussi pas très loin du rapport de la CIASE - ont permis que la parole se libère dans la paroisse à ce sujet. Des personnes se sont mises à me raconter les crimes dont elles avaient été victimes. Ces agressions et ces viols n'avaient rien à voir avec l'Eglise, ils avaient été commis en dehors de l'Eglise, soit dans la famille, par des amis ou des inconnus. Je ne dis pas par là que l'Eglise protestante soit à l'abri de ce type de crime : elle n'est à l'abri de rien et cela pourrait très bien arriver en son sein. D'ailleurs, il y a eu quelques révélations de drames de ce type dans des Eglises protestantes, entre autres aux États-Unis. Ce sont généralement dans des Eglises qui ont une organisation avec une autorité concentrée autour d'une personne, souvent avec une certaine aura, qui acquiert comme un statut particulier (on ne peut ni la remettre en question, ni la critiquer), que cela arrive, quelle qu'en soit la confession.



Quand j'ai été saisie de confidences de paroissiens sur ce qui leur était arrivé, j'ai tout de suite mis cela en lien avec ma responsabilité qui était d'annoncer l'Evangile. Pour moi, l'Evangile, c'est une parole de libération : je suis là pour dire que Dieu avec son Fils est là pour venir nous rejoindre là où nous sommes au plus profond de nos détresses. C'est cela que j'annonce à mes paroissiens. Moi aussi, je vais vers eux et je m'empare de leur détresse et surtout je ne leur demande pas de rester à la porte de mon temple le dimanche matin. Je ne suis pas là que pour les gens qui vont bien ou les gens qui n'ont pas de fardeau. A l'entrée de mon temple, il n'y a pas un vestiaire où on dirait aux gens « Vous laissez vos problèmes là ». Même quand ces problèmes n'ont rien à voir avec l'Eglise, nous sommes bienvenus dans la communauté avec nos problèmes et la communauté les considère. Elle ne dit pas « Vous pouvez venir avec mais nous ne voulons pas en entendre parler ».

Nous entrons en entier, en cohérence avec nous-même, en tant que personne entière, dans l'Eglise, avec tous les fardeaux que nous portons. En réfléchissant à tout cela, petit à petit, est venue l'idée que nous allions faire un culte dédié aux personnes qui ont subi des agressions sexuelles ou des viols. Nous avons imaginé ce culte, un culte paroissial le dimanche matin et pas un soir dans une petite salle. Nous avions prévenu quelques semaines à l'avance que c'était un petit peu particulier pour que les personnes qui ne le souhaitaient pas ne se sentent pas prises au piège. Dès l'accueil, j'ai annoncé que c'était un culte un peu particulier, j'ai expliqué que c'était un culte qui permettait de rencontrer tout le monde avec ses fardeaux, et que cette détresse avait été prise comme exemple car elle était d'actualité (tout le monde en parlait dans les médias). C'était une façon de dire que nous étions là pour tout le monde. Tout le culte et sa liturgie était orienté autour de ce thème, et la prédication également. Nous sommes là pour accueillir tout le monde, c'est exactement ce que Dieu fait : il nous accueille tous et toutes comme nous sommes. Ce culte a été un moment très fort, très bien vécu. Beaucoup de paroissiens, qui n'avaient jamais réfléchi à cela avant, nous ont énormément remercié. Nous avons eu le retour de beaucoup de personnes qui étaient très émues. Bien qu'elles-mêmes n'étaient absolument pas victimes d'agression sexuelle ou de viol, elles se sont senties, grâce à ce culte, acceptées comme elles étaient, avec ce qui n'avait à leurs yeux pas de place dans l'Eglise.

Les personnes LGBT

Le troisième exemple est l'accueil des personnes LGBT (lesbiennes, gays, bisexuelles ou transgenres). Pour citer la première épître de St Paul aux Corinthiens au chapitre 15 : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis ». Ce n'est pas à nous de décider comment les gens doivent être.

Nous accueillons donc toutes les personnes quelle que soit leur orientation sexuelle ou leur identité de genre. C'est facile pour notre paroisse puisque depuis 2015, l'Eglise Protestante Unie de France marie les couples de même sexe, de façon tout à fait identique aux couples hétérosexuels.

Nous accueillons tout le monde, en leur proposant une vie d'Eglise qui est la même que celle proposée aux personnes qui ne se définissent pas comme LGBT. Il y a deux ans, certaines personnes LGBT de la paroisse m'ont demandé s'il était possible de faire un groupe pour partager autour de la question « être chrétien et LGBT ». C'est ce que nous avons fait. C'est plutôt un groupe de parole où chacun peut raconter son parcours de vie. Il faut s'accrocher pour écouter : c'est essentiellement des histoires d'exclusion, d'exclusion de la famille au nom de valeurs soi-disant chrétiennes, d'exclusion de l'Eglise assez souvent, quelle que soit l'Eglise, catholique ou protestante, voire pire. Et moi je suis dans ce groupe en tant que pasteure pour dire qu'il n'y a pas à choisir entre sa foi et être LGBT. Je suis là pour témoigner auprès de chacun et chacune que Dieu est là pour les accompagner dans leur vie, quelle que soit leur vie.

CONCLUSION

Je suis arrivée au bout de ce que je voulais partager avec vous. J'ai essayé de faire vivre devant vous cette communauté qui se dit ouverte, accueillante et inclusive, qui ne dit pas à ses membres comment ils doivent être, ni ce qu'ils doivent croire, qui les accepte comme ils sont, et qui met à leur disposition les outils nécessaires, les outils qu'elle peut pour essayer de les conforter dans leur foi, dans cette conviction intime que Dieu les aime, qu'ils ont une place devant Dieu, et qu'ils ont quelque chose à répondre à cette parole d'amour que Dieu leur adresse.



LA FAMILLE, FRAGILE ET INDISPENSABLE

Michel Martin-Prevel

INTRODUCTION

Parce que chacun cherche à être heureux en famille, dans celle qu'il a fondée comme dans celle où il vit encore plus ou moins, quelles sont les clés d'une vie familiale heureuse? Les anciens de la Grèce et de Rome, grands philosophes, cherchaient les recettes de la *Vita beata*. Aujourd'hui cette vie heureuse se conçoit principalement en famille plutôt qu'au bureau, dans une association ou dans une paroisse. Dans le contexte où elle est particulièrement secouée par des législations de plus en plus étrangères à l'anthropologie chrétienne (PMA, GPA, tri des embryons, euthanasie...) et parce que la structure familiale a sensiblement évolué, quelles sont les données incontournables qui contribuent à la définir dans ce nouveau contexte? Le bonheur familial se révèle difficile à vivre et pourtant il reste simple, quoique fragile, et indispensable!

Un pari impossible

Comment allier passion amoureuse, sexualité, épanouissement personnel et vie de famille? La vie de famille est aussi un ensemble de solidarités. Tout cela semble bien contradictoire! La réussite affective est devenue un pari, voire une gageure. Pourquoi ce pari est-il si contraignant, si difficile à vivre, au vu de tous les échecs que l'on constate? Un surinvestissement ne charge-t-il pas trop cette institution en la totalisant, en exigeant d'elle de satisfaire à tant de besoins élémentaires, physiques, affectifs, économiques, culturels et spirituels...

Où va la famille?

Après tous les remous de l'histoire et l'originalité du mariage monogame et indissoluble des chrétiens, comment s'étonner d'un retour aux variétés matrimoniales païennes - concubinage, adultère, liaisons homosexuelles, inceste - quand la foi chrétienne a tellement régressé? Aujourd'hui on retrouve cette sorte de banalité avec la contraception, l'adultère, l'infidélité, le remariage, l'homosexualité, la PMA, la GPA...

Plusieurs modèles?

Les nouveaux modèles - familles monoparentales (25 %), recomposées (9 %), homosexuelles (4 %) - ne seraient-elles pas des insuffisances ou des déviations qui n'apportent pas entière satisfaction? Quant aux modèles qui ont existé avant la pénétration du modèle chrétien dans le monde - familles polygames, endogames, polyandriques - , ils étaient des attentes ou des déformations, structures familiales incomplètes ou déviantes, d'un modèle tronc commun originel, simple et performant, biologiquement et psychologiquement stable et stabilisant, selon le grand anthropologue Lévi-Strauss : un homme, une femme et des enfants... Dans la famille, il y a toujours deux principes - l'alliance et la filiation - plus ou moins agissants dans l'ensemble de tous ces modèles familiaux.

DÉFINITIONS

Existe-t-il une définition juridique de la famille? Il semble que non, dans le droit civil comme dans le droit canonique. Pourtant chacun sait ou croit savoir ce qu'est la famille, car cette dernière s'inscrit fortement dans notre vécu quotidien. Liées à l'idée récente de pluralisme familial, liées à la multiplication des modèles familiaux et des régimes juridiques qui lui seront de plus en plus applicables, on ressent bien dans les définitions des dictionnaires ou des organismes socio-politiques, cet embarras qui se confirme de plus en plus avec l'ouverture du droit au mariage aux personnes homosexuelles, et peut-être plus tard aux familles polygames.

Le Petit Robert fait état de trois sens : **économique**, « personnes apparentées vivant sous le même toit » retrouvant l'*oikos* grec ancien ou la *familia* des romains ; **sociologique**, « ensemble des personnes liées entre elles par le mariage ou par la filiation ou l'adoption », associant les deux liens fondamentaux, alliance et filiation ; **historique**, « succession des individus qui descendent les uns des autres, de génération en génération », portant l'idée de lignée et de transmission d'un patrimoine familial.

La famille est naturelle et non culturelle même si ce point de vue fait débat. La famille est devenue réalité sociale et donc politique, parce qu'elle fait du bien à la société (équilibre des personnes, contribution économique, éducation, santé...) mais on note aujourd'hui une nette tendance à la rejeter dans la sphère privée et non politique. Chaque société a construit sa propre représentation de la famille. Les règles de fonctionnement et les manières de nommer ses membres diffèrent selon les pays, les cultures et les traditions, mais avec tout de même cette constante anthropologique que la famille a à faire avec ces deux notions d'alliance et de filiation.

Famille	Sans alliance	Mariage	Deuxième union
Sans enfants	Union libre	Couples stériles (8 %)	
Avec enfants	Concubins (65 % avec union libre) ou (célibataires parents)	Familles traditionnelles ou monoparentales (25 %) (divorcés ou veufs)	Familles recomposées (9 %)
Enfants adoptés	Célibataires ou familles homoparentales (4 % ?)	Familles d'adoption (5 %)	

A quoi sert la famille ?

« La famille est une école de vie exigeante, pas un cocon douillet ». On attend tellement d'elle comme d'un produit fini, alors qu'une famille est une construction permanente et que la maison n'est jamais finie.

Léon Tolstoï, Anna Karénine : « *Toutes les familles heureuses le sont de la même manière, les familles malheureuses le sont chacune à sa façon.* »

La famille sert à construire de l'humanité !

La famille, un bienfait ?

André Gide - Les Nourritures terrestres en 1927 : « *Familles, je vous hais* »

Jean-Paul II : « *Familles, je vous aime* »

La famille est un bienfait mais dans des évolutions qui posent question : banalisation du divorce (loi Veil en 1975), extension du mariage à « tous » (loi Taubira en 2013), bioéthique (PMA en 2021), évolution sociétale (réorganisation économique avec le travail des femmes, individualisme et épanouissement personnel). Si la Genèse affirme « *qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul* » (Gn 2, 18), dans la culture contemporaine on dit qu'il est bon que l'individu soit absolu, détaché de tout lien avec Dieu, avec les autres, avec la famille. Par leurs conséquences, ces brisures atteignent la famille comme un bienfait en soi.

Il n'empêche que ce désir de famille, attesté par l'immense majorité des jeunes de nos pays occidentaux¹, est étouffé par une culture dominante qui s'y oppose en banalisant l'infidélité, l'homosexualité, la contraception. Bien que la famille se soit modifiée dans sa structure, ses rôles de solidarité et d'appartenance à un groupe restent essentiels. La famille reste toujours une valeur fondamentale pour les individus.

1. 80 % des jeunes italiens ou français veulent fonder une famille, vivre avec un seul homme ou une seule femme pour toute leur vie.



Pourquoi fonder une fa famille ?

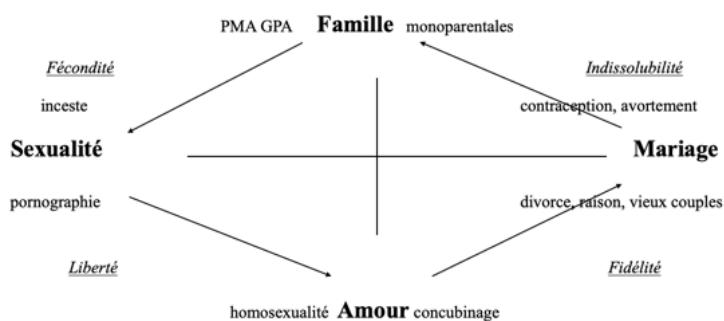
Sa fin peut se retrouver sur la mission de faire naître des enfants, mais sa nature est d'être une petite société avec des personnes placées dans des rôles spécifiques, en apprentissage du fonctionnement de la vie sociale...

« La famille doit mourir comme une semence pour porter du fruit ». Nos familles disparaissent : chaque famille n'a pas de pérennité en soi. La famille est à l'image de la forêt : il y a de grands arbres magnifiques qui finissent par mourir mais il y a toutes les jeunes pousses qui vont elles-mêmes redonner de nouveaux arbres !

Ac 20, 35 : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir »

Losange de l'éthique familiale

Monseigneur Jacques Jullien, ancien évêque de Rennes et responsable en son temps de la pastorale familiale à l'épiscopat français, expliquait dans son ouvrage *"Demain la famille"*² (janvier 1992 prophétique !) que la famille s'inscrit dans un losange de dépendance entre quatre pôles : la sexualité, l'amour, le mariage et la famille.



Ce losange fonctionne dans un certain sens naturel.

Par ailleurs, l'enchaînement traditionnel : amour-mariage-sexualité-famille, est devenu : sexualité-amour-famille-mariage, avec les deux inversions actuelles : sexualité-amour, quand on vit des rapports sexuels avant de s'aimer vraiment, et famille-mariage, quand on se marie après avoir eu des enfants.

Ce schéma fait apparaître des dysfonctionnements : sexualité sans amour (pornographie), amour sans sexualité homme/femme (homosexualité), amour sans mariage (concubinage), mariage sans amour (divorce ou mariage de raison ou mariage sans la famille - contraception-avortement), famille sans mariage (famille monoparentale), famille sans sexualité (PMA et GPA), sexualité sans famille (inceste).

On y repère aussi les quatre caractéristiques du mariage, les quatre finalités de la famille : fécondité entre sexualité et famille, liberté entre sexualité et amour, fidélité entre amour et mariage, indissolubilité entre mariage et famille.

La famille est un système très complexe ! Les grecs l'avaient très bien analysé...

Fonder sur le couple ?

J'observe par ailleurs que les familles malades le sont quasiment toujours parce que le couple est malade. Les enfants sont malheureux essentiellement des dysfonctionnements conjugaux, du manque d'unité des parents, et de la séparation des époux quand elle se produit. Refaire l'unité du foyer familial passe par la réconciliation des époux, même s'ils doivent rester séparés.

Ceci consacre bien le primat du couple sur la famille au plan naturel et non pas d'abord culturel ou religieux. La fragilité du lien d'alliance entraîne souvent la fragilité de la filiation...

2. Demain la famille, Mgr Jacques Jullien, Desclée-Mame, 1992 ?

J'observe aussi une évolution plus philosophique. Aujourd'hui, c'est la notion de projet parental qui fait exister l'enfant et la vie n'est plus accueillie comme venant naturellement. La volonté prend le pas sur la biologie, et la vie n'est qu'un matériau modulable à l'envi. C'est la vision matérialiste de notre époque qui se trouve ici soulignée. L'esprit humain veut l'emporter sur la nature : primat de l'autonomie humaine, absence de norme supérieure, plus de limite. C'est le fameux relativisme de Benoît XVI : tout est relatif à l'individu.

Faire couple à trois

Le secret de la vie à deux réside dans le fait de ne surtout pas vivre à deux, mais à trois. En effet, « *des deux ils feront une seule chair* » (Gn 2, 24) veut dire explicitement qu'il faut faire un troisième, une entité personnelle faite des deux et qui s'appelle en langage plus moderne le couple. Les relations s'établissent alors entre l'homme, la femme et le couple. Rester deux c'est tôt ou tard vivre une confrontation qui passe assez vite du duo au duel, du « tout contre » amoureux au « tout contre » hostile, du contre à l'anti. La dualité comporte en elle-même ce risque de confrontation et de destruction réciproque, comme un tabouret qui ne peut tenir sur deux pieds, sinon finir par s'effondrer, mais se stabilise parfaitement sur trois pieds et quel que soit l'état du sol qui le reçoit !

I FONDER SUR L'AMOUR

L'amour est une réalité profondément humaine et pas que chrétienne : dans beaucoup de sociétés, l'amour prenait sa place dans le couple. Aujourd'hui, c'est un prescriptible de départ alors que pendant des siècles, on ne s'est pas aimé au départ. Dans beaucoup de ces couples où le mariage relevait d'autres considérations, on finissait par s'aimer : on se mariait pour s'aimer et pas parce qu'on s'aimait. L'amour n'est donc pas quelque chose de récent. C'est surtout avec le romantisme qu'a éclaté ce que l'Eglise prêchait depuis vingt siècles, en disant que les jeunes devaient se marier sans directives des parents.

L'amour en famille

L'amour n'est pas qu'un sentiment, il faut du temps pour apprendre à aimer. On est marié pour longtemps car en vision chrétienne, on se marie pour s'aimer. Une famille, c'est cela : des personnes qui s'aiment et se le répètent, à chaque instant, par de petites attentions, des taquineries, une voix tendre.

Benoît XVI, 8 juillet 2006 : « *L'être humain a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu pour aimer et il ne peut se réaliser pleinement lui-même que lorsqu'il se donne sincèrement aux autres. La famille est le lieu privilégié où toute personne apprend à donner et à recevoir de l'amour.* »

C'est fondamental en christianisme : nous avons été créés par amour et pour aimer ! La famille est le lieu où on le réalise et où on l'apprend.

Mère Teresa : « *Que pouvez-vous faire pour promouvoir la paix dans le monde ? Rentrez chez vous et aimez votre famille !* »

Mère Teresa avait cette conscience que la famille était le lieu où on construisait la paix universelle.

Les trois espèces d'amour

L'amour est merveilleux mais complexe ! Les grecs l'avaient très bien analysé... et ont utilisé plusieurs mots (eros, philia et agapé).

L' "eros" est l'amour-désir, celui qui tend beaucoup à ce que l'on fasse un. C'est un amour très unifiant qui se traduit en acte par le fait de prendre et recevoir. Le lieu de cet amour est beaucoup le corps. Il est fragile et comporte la tentation de prendre l'autre pour soi (concupiscence). Sur un plan psychologique, la personne en nous qui parle est ici soit l'enfant, soit l'amant. Cet amour est de nature fusionnel, il cherche à s'abimer l'un dans l'autre, est un peu égoïste.

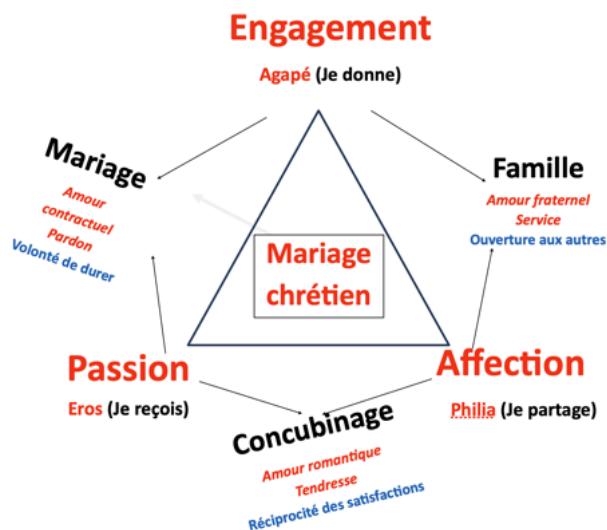


La "philia" est l'amour d'amitié, avec une notion de réciprocité. Il s'agit de se respecter et de faire deux. Le lieu est ici l'âme. La personne qui parle en nous est plutôt le père ou la mère, ou l'ami. Cet amour est de nature associatif. Il s'agit de donner à ses proches.

L'"agape", est l'amour de charité (mot malheureusement dévalué aujourd'hui). C'est l'amour dans le don de soi, lorsque l'on est capable à deux de s'ouvrir à un troisième. Dans cet amour, on pardonne et on multiplie. Il se situe au niveau de l'esprit. Sa caractéristique est l'universalité. Celui qui parle en nous est le saint (que l'on est pas encore mais que l'on cherche à devenir). Sa nature est l'alliance et lorsqu'il s'agit de se donner, c'est au prochain, c'est à dire à n'importe qui.

Cet amour se vit dans une forme de croissance. Aucune n'est critiquable : nous avons besoin des trois.

L'amour est riche et c'est pour cela qu'il faut ce réceptacle qu'est la famille pour pouvoir laisser se développer cet arbre de l'amour avec toutes ses caractéristiques.



L'*eros* concerne la relation homme-femme et le mariage, la *philia* se retrouve dans les relations d'amitié, ou *sterguia* ou amour familial dans la paternité-maternité et dans la fraternité de sang. Enfin l'*agapé* ou charité plus spirituelle inspire l'amour de Dieu comme l'amour de sa famille.

DES FAMILLES PARTICULIÈRES

Il n'y a pas de familles parfaites ! La perfection, c'est diabolique... parce que cela ne fait pas partie de notre nature humaine. Nous sommes marqués par des failles (péché originel). Le chrétien ne cherche pas à devenir parfait mais à devenir un saint, ce qui est bien différent. Chaque famille est particulière et doit porter sa croix, croix qui est le lieu de réalité de chacun.

Adopter

Adopter, c'est donner une nouvelle famille, ou une famille de substitution à un enfant qui s'en trouve privé. Ce n'est pas dans son principe donner un enfant à des parents, parce qu'ils en manquent (problème de l'adoption par des homosexuels). L'enfant adopté a vécu un traumatisme d'abandon. Il se croit coupable de cet abandon et pense souvent qu'il est un mauvais enfant. Il a surtout besoin d'être conforté dans l'idée qu'il peut se construire sur le socle d'une paternité et d'une maternité nouvelle, sans renier ce qu'il a été auparavant. En l'adoptant, on reconstitue partiellement une filiation pour son équilibre existentiel...

L'adoption, c'est magnifique mais c'est très difficile d'aimer ainsi un enfant. C'est ce qu'à vécu Joseph en acceptant le projet de Dieu et adoptant Jésus qu'il élève comme un vrai père.



Problèmes des familles recomposées

Ces familles, souvent nombreuses, ont été parfois idéalisées mais ces situations nécessitent une grande vigilance.

Comparée à l'adoption, où le parent biologique est généralement absent, cette relation nouvelle se superpose en réalité au vrai parent laissé à l'écart ou peu entrevu, mais qui garde toute sa place pour l'enfant. Celui-ci se trouve avec trois parents, voire quatre, ce qui n'est pas toujours très simple. Le parent absent lui vient de la nature, l'affection pour le nouveau vient par l'habitude. On ne peut jamais substituer l'une à l'autre, car son parent d'origine est stable, choisi par le Créateur et toujours vivant en sa conscience. L'enfant ne peut pas faire une différence entre son vrai parent, avec qui il a tout un passé, et le beau-père ou la belle-mère qui s'est imposé dans sa vie plus récemment...

Une autre difficulté réside dans la présence de "quasi frères et soeurs", enfants qui vivent ensemble sans être frères et soeurs. Ils sont artificiellement dans une relation fraternelle mais qui ne peut être au mieux qu'une amitié. Et il n'est pas du tout rare que ces enfants là tombent amoureux et qu'ils couchent ensemble, troublant ainsi les rapports de la famille.

Familles homoparentales

L'homosexualité pour Philippe Ariño³ est avant tout un désir inassouvi et insatiable qui s'impose à l'individu sans qu'il ait pu le choisir. La personne homosexuelle est en décalage sur la réalité de la différence sexuelle qu'elle fuit en permanence. Elle a du mal à s'incarner dans la durée parce que toujours soutenue par la pulsion et non par l'engagement, définissant un amour différent comme moins comblant que le désir entre homme et femme. Ce qui laisse augurer une fondation amoureuse et familiale très instable. Freud a défini l'homosexualité comme un arrêt dans le développement psycho-sexuel, pour en faire non pas une maladie ou une tare, mais une blessure, une cicatrice...

CONCLUSION

Les ressorts qui font fonctionner la vie familiale sont tellement bien faits, et nous le devons au Créateur qui a trouvé cela « très bon », que des familles incomplètes, imparfaites ou en souffrance trouvent à vivre malgré tout un certain bonheur. Si l'imperfection fait partie de ce que l'on réalise bien souvent dans une famille, la sainteté se trouve dans la façon de vivre ces imperfections. Terrain fragile, et de plus en plus fragilisé, le terreau familial reste malgré tout ce qui est encore très attendu comme seule matrice du bonheur. A l'instar des êtres qui peuvent être malades, appauvris, accidentés, pécheurs, les familles sont des structures parfois imparfaites, incomplètes ou porteuses de germes de péché. Et pourtant, elles sont plus que jamais nécessaires comme chaînon intermédiaire entre la société trop vaste et l'individu trop étriqué. L'entreprise de démolition qui l'atteint depuis le début du XX^e siècle n'a pas fini de s'attaquer à elle, mais je crois que sa santé n'est pas encore en danger, tant que le bon sens continue à la soutenir comme espérance de beaucoup d'aspirations personnelles.

Sacrée famille, qui en a tant vu depuis le début de l'humanité et qui est toujours debout ! Elle ressemble à l'Eglise, seule institution encore debout et bien vivante après vingt siècles de prévision de sa mort. Ne serait-ce pas parce qu'elle est d'inspiration divine, tout en étant si humaine ? Réalité sacrée et parfois sacralisée, elle reste le meilleur moyen de sanctifier l'homme et de le préparer à vivre dans une éternité heureuse où nous serons enfin une grande famille unie, celle de Dieu.

3. Philippe Ariño, L'homosexualité en vérité, Frédéric Aymard Editeur, 2012.



LE TRAVAIL : SITUATION CONTRASTÉE ?

Marie-Christine Monnoyer et Hervé Pinard

La question abordée est la suivante : « Le travail en France en 2024 : une situation ambiguë et contrastée, ressentie tant par les plus jeunes que par les plus expérimentés.... que cache-t-elle ? ».

Ce sujet est un peu difficile car tout le monde a des idées sur le travail, positives ou négatives, d'où cette présentation à deux voix, avec deux regards différents de par l'expérience des deux intervenants. Hervé Pinard est ingénieur, travaille dans le groupe international Airbus, au sein d'équipes composées essentiellement d'ingénieurs. Depuis quelques années, il est engagé à la CFDT de ce groupe. Marie-Christine Monnoyer est enseignante à l'Institut Catholique de Toulouse (cours de « responsabilité sociale des entreprises ») et titulaire de la chaire de recherche Jean Rhodain (fondateurs du Secours Catholique) qui réfléchit aux problèmes de gouvernance des organisations et de vulnérabilité des personnes. Au préalable, elle a été professeur en sciences de gestion à l'université Toulouse Capitole. Au long de cet exposé alternent regard de l'économiste et celui du syndicaliste, théorie et terrain.

Alain Supiot en 2019, sociologue : « *Le travail n'est pas une marchandise parce qu'il n'est pas séparable de la personne du travailleur et son exécution mobilise un engagement physique, une intelligence, des compétences qui s'inscrivent dans la singularité historique de chaque vie humaine* »

Cette phrase est lourde de sens et inspirante pour le sujet traité.

POUR POSITIONNER LA SITUATION, QUELQUES DONNÉES CHIFFRÉES

Le regard de l'économiste

Le travail = stress, souffrance, insatisfaction

Nombre de chômeurs en France	2,3 millions tous ages : 7,5% 25-49 ans : 6,8% > 50 ans : 5,1%	mars 24
Nb de démissions (hors rupture conventionnelle) Une quête de sens prégnante	500 000 par trimestre contre 200 000 en 2015 90% des répondants (enquête Audencia)	année 2023 décembre 2021
Emplois en temps partiel	17,4% des salariés (33% des employés et 26% des femmes) ¼ d'entre eux souhaiteraient travailler plus	année 2023
Nb d'arrêts maladie Nb d'accidents du travail Développement des Risques Psycho Sociaux Nb de morts au travail	6,4 millions d'arrêts de travail en 2012 contre 8,8 millions en 2022 750 000 très négligés, 35% des arrêts maladie, 1 ^{er} poste des dépenses maladie 661 sur le lieu (37 suicides) / 203 maladie professionnelle / 286 accidents sur le trajet	année 2023

Le travail = salaires, formation, énergie, enrichissement de soi

Satisfaction au travail (relation et organisation)	77% des actifs	septembre 2022
Evolution des salaires	en glissement annuel un peu inférieur à 3,5%, pour une inflation prévue de 2%	2024
SMIC versus cadres (en brut)	1747 €/mois versus 3400 € pour un cadre débutant et 8400 € pour un cadre confirmé en secteurs privilégiés	2024
Formation	47% des salariés entament des processus de reconversion mais 28% des salariés n'ont jamais bénéficié de formation professionnelle	2023

Les deux faces d'une situation : laquelle retenir ? la face sombre ou claire de ce schéma ?



Le regard du syndicaliste

Quand les salariés fuient leur entreprise

	Très forte augmentation du nombre de démissions depuis 2020 : même si l'on est loin du « big quit » américain, c'est un signe clair du mal-être en entreprise.
	Volonté de départ en retraite au plus vite (on attend le prochain PSE ...).
	De plus en plus de salariés souhaitent « changer de vie » et abandonnent un emploi stable et bien payé pour aller faire de la menuiserie ou cultiver les oliviers (phénomène encore très minoritaire mais en augmentation). <i>Même si peu franchissent le pas, beaucoup y pensent, signe là-aussi d'une insatisfaction au travail L'attachement à l'entreprise est une valeur en forte baisse</i>

La souffrance au travail

- Les réorganisations permanentes sont souvent mal vécues.
- Augmentation constante, depuis au moins 20 ans, du nombre d'arrêts maladie pour cause de Risques Psycho Sociaux.
- Ces Risques Psycho Sociaux sont souvent liés à des conflits de personnes, avec la hiérarchie ou les collègues, plus qu'à des « burn-out » au sens strict du terme (épuisement professionnel), même si les « vrais » burn-out sont aussi de plus en plus fréquents.
- Il y a aussi des cas de « bore-out » liés à une sous-charge de travail qui laisse penser que l'on est devenu inutile.

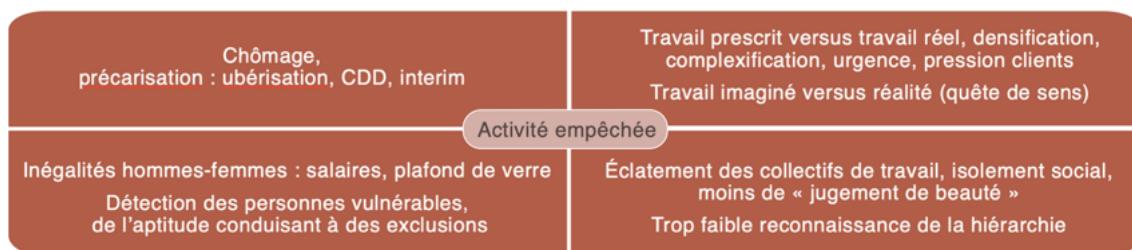
Les salariés se détachent de leur entreprise (pour les plus jeunes d'entr'eux), parce que le marché de l'emploi est plus porteur qu'il y a 20 ou 30 ans :

<p>Peur du chômage moins forte chez les jeunes, ce qui facilite les démissions ou le choix d'aller vers des start-up à l'avenir incertain mais vues comme plus motivantes.</p> <p>• <i>Les jeunes ont des enfants plus tard, et peuvent plus facilement prendre des risques tant qu'ils n'ont pas de charges de famille</i></p>	<p>Les jeunes semblent moins armés pour supporter les conflits de personnes et les aléas des réorganisations, et préfèrent partir.</p> <p>• <i>Paradoxalement, les cas de burn-out augmentent alors que le temps de travail diminue</i></p>
---	---

POUR QUOI TANT DE HAINE ?

Ce que suggère la théorie

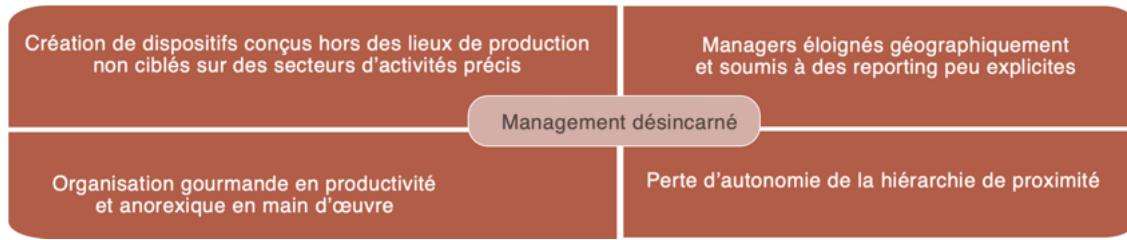
Comment la théorie explique-t-elle le mal-être ressenti ?



Le développement de la concurrence internationale a conduit à une recherche de productivité et de réduction des coûts. Le travail prescrit est densifié et rendu plus complexe, et souvent néglige certaines étapes du travail réel. Le besoin d'investissements technologiques a accru la pression du capitalisme financier au détriment de la rémunération du travail.



Quelles causes managériales ?



La mondialisation, à partir des années 1980, a conduit à l'éclatement géographique des lieux de production et des équipes de travail (rapprochement auprès des clients ou des fournisseurs). Aux yeux des salariés, le management est « désincarné ».

Ce que suggère l'expérience terrain

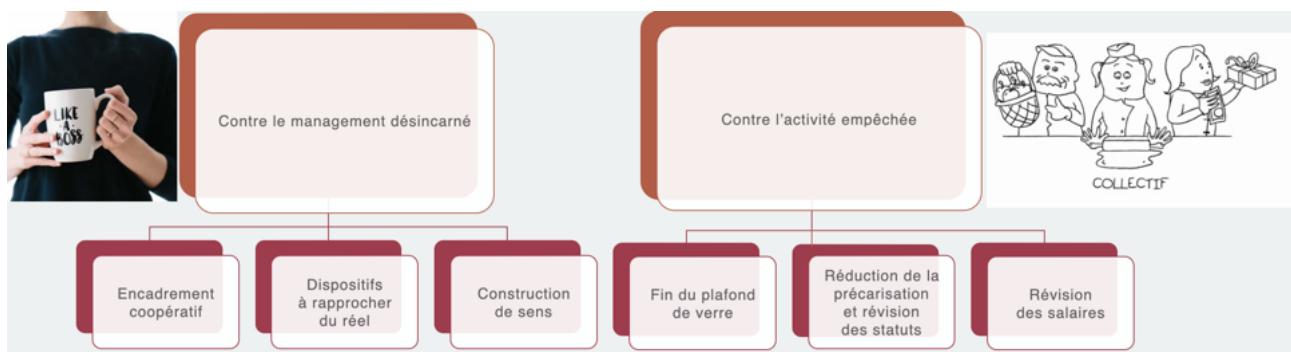
L'analyse théorique est en tous points confirmée par l'expérience de terrain ! Quelques éléments concrets :

- Eclatement des équipes de travail en lieux et pays différents : dans un groupe international, une équipe de 10 personnes peut être éclatée entre 6 ou 7 établissements et 3 ou 4 pays. Le manager ne voit son équipe en présentiel que 3 ou 4 fois par an.
- Dégâts du management par objectif individuels : plus de motivation à aider un collègue en difficulté, « ce n'est pas dans mes objectifs ».
- Remplacement de l'expérience professionnelle par les « process », c'est à dire des méthodes choisies par une hiérarchie parfois éloignée des observations quotidiennes.
- Multiplication des canaux de communication qui excèdent nos capacités (mail, sms, WhatsApp, Google Chat, à chaque fois dupliqué entre côté personnel et côté professionnel).
- Multiplication des outils informatiques qui remplacent les contacts humains (exemples : moyens généraux, DRH).

Y A-T-IL DES REMÈDES ?

Ce que suggère la théorie

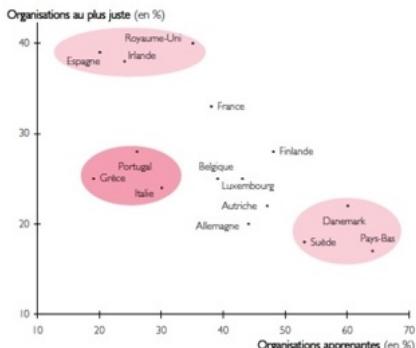
Il y a des solutions pour répondre à cette situation :



Investir dans la capacité d'apprentissage répond aux attentes des salariés, et pour autant favorise l'innovation. Avec les **organisations apprenantes** :

- les résultats vraiment désirés sont obtenus,
- de nouveaux modèles de pensée sont développés,
- les aspirations collectives ne sont pas freinées,
- les personnes apprennent continuellement ensemble.





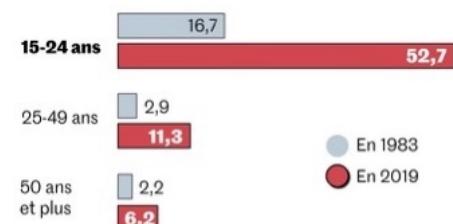
Selon ce schéma de A. Valeyre et E. Lorentz dans "Connaissance de l'emploi" n°5 de mars 2005, la France se situe à mi-chemin entre deux types d'organisation.

La part des organisations apprenantes diminue ces dernières années en France, en particulier dans le secteur des services (source 2020).

La capacité d'apprentissage d'une entreprise comporte 8 dimensions : style d'encadrement coopératif, dimension cognitive du travail, soutien social, motivation soutenue par l'organisation, autonomie dans les tâches cognitives, opportunités de formation, participation directe, travail en équipes autonomes. Les entreprises françaises se situent sous la moyenne européenne pour le style d'encadrement coopératif, le soutien social et la motivation soutenue par l'organisation et au-dessus pour la dimension cognitive. Investir dans la capacité d'apprentissage répond aux attentes des salariés, et pour autant favorise l'innovation.

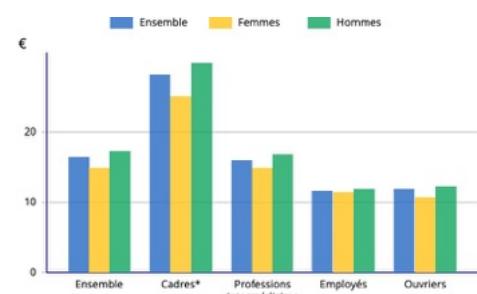
La lutte contre la précarité devrait être un objectif de la société ... et aucun programme politique ne le met en avant ! Les chiffres relatifs à l'évolution de la **précarisation** sont pourtant éloquents :

- Le marché du travail se fissure en deux univers opposés :
 - des salariés instables, qui alternent entre CDD et intérim (beaucoup de jeunes peu qualifiés)
 - des salariés qui occupent des emplois stables (fonctionnaires, salariés qualifiés).
- Rôle de la formation initiale et de la formation professionnelle



Sources : Enquête « Emploi », Insee ; Camille Peugny, professeure de sociologie à l'Université de Paris-Saclay Infographie Le Monde

Evolution de l'emploi précaire selon l'âge



Salaire net horaire moyen (en euros) selon la catégorie socioprofessionnelle en 2021 (INSEE 2023)

Pourquoi le travail appelle t-il à de la "**reconnaissance**" ?

- « Travailler n'est pas seulement produire pour transformer le monde, c'est aussi se transformer soi-même, se produire soi-même et se révéler à soi-même. » (C. Dejours)
- « Jugement d'utilité énoncé par la hiérarchie et les clients
- Jugement de beauté lorsque le travail est reconnu par les pairs, c'est celui par lequel est reconnue l'identité, ce par quoi le sujet n'est à nul autre pareil ». (N. Fourcade)



Ce que suggère l'expérience terrain

Le mal est profond ... et ne fait que s'aggraver au fil des ans, du fait d'une recherche systématique d'une rentabilité à court terme dont on ne mesure pas à quel point elle est néfaste sur le plan humain mais aussi sur le plan économique.

Quelques idées d'amélioration possible :

- Décentraliser le management, et relocaliser les managers à proximité de leurs équipes, limiter le transnational à une coopération entre équipes.
- Remettre de l'humain dans les interfaces (hot lines permettant de joindre un être humain et non un robot).
- Revenir à une approche d'appréciation du travail des salariés qui ne se limite pas à évaluer l'atteinte d'objectifs individuels (qui la plupart du temps ne respectent pas les règles connues, à savoir un objectif qui doit être mesurable, atteignable, ce qui est très rarement le cas).
- Former les salariés à faire un travail de qualité et pas seulement à respecter les process, et mieux reconnaître l'expérience et l'ancienneté, qu'on ne remplace pas par des process.

CONCLUSION À DEUX VOIX

Nous sommes à un moment où il y a beaucoup de soucis. Il y a pourtant des résultats qui sont extrêmement intéressants ! Ce qui nous frappe, Hervé et moi, c'est qu'il y a des solutions, que l'on sait ce qu'il faut faire. Et cela n'est pas forcément très onéreux ! On est allés trop loin dans une recherche de réduction des coûts ou de gains de productivité qui n'intègrent pas l'humain. En réintroduisant de l'humain, on transforme la situation. Cela est vrai quels que soient les emplois, quelles que soient les entreprises, petites ou grandes. Le fait que les entreprises apprenantes ont de meilleurs résultats que les autres en est une preuve ! La relation humaine retravaillée, les collectifs recréés, les outils de communication pensés vraiment pour faire du lien... voilà de quoi faire avancer le sujet.



UNIVERSITÉ CHRÉTIENNE D'ÉTÉ DE CASTANET TOLOSAN



Réflexion



Débat



Convivialité

Depuis sa création en 2008 par Jean-Marc Gayraud, frère dominicain, l'UCEC propose chaque année, au début des vacances d'été et sur trois jours, une "Université d'Eté". Il s'agit d'un espace de conférences-débats qui se déclinent en 6 modules, où divers thèmes relatifs à des préoccupations actuelles sont traités. Plusieurs intervenants, reconnus pour leur compétence, sont invités pour l'occasion.

Cette démarche d'inspiration chrétienne se veut largement ouverte à toute confession et tout courant de pensée. Le propos est d'être un espace de débat, de confrontation d'idées et de points de vue différents. L'UCEC souhaite alimenter toute forme de questionnements contemporains en les reliant aux sources vives de la pensée chrétienne et de toute sagesse humaine.

Cette Université est ouverte gratuitement à tous. Un site "uceccastanet.com" sert de support de communication.

Un thème particulier est traité chaque année. La session 2024 a été construite autour du thème "Une humanité, des communautés".